

BULLETIN
DES
ARMÉES
DE LA
RÉPUBLIQUE
Réservé à la Zone des Armées -



Bernard Naudin

3^{me} Année. — N° 227.

Mercredi 3 Janvier 1917.

Mercredi

3

JANVIER

Sainte Geneviève

Le soleil se lève à 7 h. 46 et se couche à 16 h. 04.

La durée du jour est de 8 h. 18 le 1^{er} et de 8 h. 23, le 7 janvier.

La lune se lève à 12 h. 13 et se couche à 3 h. 23; pleine lune le 8 à 7 h. 42.

Températ. normale : 2°.

Vénus, étoile du soir, brille quelque temps à l'ouest après le coucher du soleil. Mars est visible presque toute la nuit. Jupiter se montre le soir et Saturne est visible aussi presque toute la nuit ne se couchant que peu avant le lever du soleil. Mercure est à peu près invisible.

Fêtes à souhaiter dans la semaine. — Jeudi, saint Rigobert; vendredi, saint Siméon; samedi, saint Macre; dimanche, saint Lucien; lundi, sainte Gudule; mardi, saint Julien.

Janvier vient du nom de Janus, ancien roi mythologique du Latium, et à qui les Romains consacraient le premier jour de l'année.

Décisions du G. Q. G.

ENGINS DE GUERRE

Au G. Q. G., le 24 décembre 1916.

Plusieurs fois déjà, il a été rappelé qu'il était interdit aux militaires de conserver par devers eux des armes, des munitions et des engins de guerre et qu'il y avait lieu de les remettre aux autorités ou services qualifiés pour les prendre en charge. (Circulaires nos 815 du 3 janvier 1915, 44,279 du 20 août, 8,078 du 11 septembre 1916, 43,739 du 17 octobre 1916.)

Ces prescriptions ne sont pas toujours rigoureusement appliquées, des permissionnaires des armées étant encore signalés comme ayant rapporté chez eux un grand nombre d'armes ou d'engins explosifs.

Les autorités militaires à tous les degrés de la hiérarchie sont invitées à se conformer strictement aux ordres donnés à ce sujet et à veiller sévèrement à ce qu'aucun relâchement ne se produise plus dans leur application.

A l'avenir, dans chaque corps ou service, avant tout départ de permissionnaires, il sera spécialement désigné un officier pour contrôler, par une inspection minutieuse, qu'aucun militaire n'est détenteur d'armes, de munitions ou d'engins.

Cette surveillance sera complétée dans chaque gare d'embarquement, par les soins des généraux commandant les armées, au moyen d'un service de contrôle des permissionnaires, comprenant un personnel suffisant en officiers et sous-officiers.

En cours de transport, pendant les arrêts dans les gares de bifurcation, aux principales gares d'arrivée, un service de contrôle organisé par les autorités régionales passera également l'inspection des permissionnaires.

Tout militaire trouvé détenteur d'armes, de munitions ou d'engins sera immédiatement privé de permission. Il sera remis sans délai en route sur sa formation. La mention : « Renvoyé aux armées pour transport d'engins de guerre » sera inscrite à l'encre rouge sur le titre de permission. Il subira une punition de trente jours d'arrêts de rigueur ou de prison, infligée par ordre du général commandant en chef.

Dans tous les cas, un compte rendu sera adressé au général commandant l'armée intéressée, soit directement, soit sous le couvert du général commandant en chef, et une enquête sera ouverte à l'effet de déterminer les responsabilités.

Prière de porter ces prescriptions à la connaissance des corps et services.

LES PERMISSIONS

Suite à la note 24,222 du 28 octobre 1916.

Au G. Q. G., le 20 décembre 1916.

Quand le tour normal de départ en permission (allocation) coïncide exactement, ou dans un délai de trente jours près, avec la rentrée d'une permission de 7 jours à titre de convalescence, le départ en permission régulière devra être retardé d'un mois.

Ce retard ne devra pas être maintenu pour les départs ultérieurs, et le militaire, pour le tour suivant, reprendra son rang comme s'il était réellement parti à l'échéance régulière de son tour normal.

Instruction déterminant les conditions d'application de la circulaire du 9 décembre 1916, relative à l'envoi en congé ou permission des militaires soumis à la loi du recrutement et originaires des colonies.

ÉTABLISSEMENT ET TRANSMISSION DES TITRES D'ABSENCE

Permissionnaires.

Les titres de permissions établis, conformément au modèle joint à la présente instruction, sont transmis à l'administration centrale (8^e direction — 4^e bureau), par le corps, dépôt ou formation sanitaire où se trouvent les militaires.

Ces titres sont renvoyés, revêtus de la décision du ministre, au corps ou service expéditeur; ils sont remis aux intéressés et doivent recevoir enregistrement de tous les mouvements effectués de façon à permettre avec l'aide des certificats de cessation de paiement de déterminer à tout instant la situation militaire ou administrative des permissionnaires.

Il est remis, en plus, aux militaires en service aux armées un titre spécial de permission du front, destiné à assurer leur transport en chemin de fer en France, au départ et au retour. Ce titre porte comme lieu de destination le port d'embarquement.

Hommes envoyés en congé.

Le titre de congé, accompagné d'un feuillet spécial, conforme au modèle prévu pour les permissions et destiné à tenir lieu d'ordre d'embarquement et de feuille de déplacement,

est transmis, sous le timbre indiqué ci-dessus, à l'administration centrale qui le renvoie complété dans les mêmes conditions que les titres de permission.

TRANSPORT

Les militaires envoyés en permission ou en congé dans leur colonie d'origine, sont dirigés sur le port d'embarquement par les soins, soit de leur corps de dépôt, soit de la formation sanitaire où ils sont en traitement.

Arrivés au port d'embarquement, où ils doivent être rendus la veille du jour du départ du paquebot, ils se présentent au dépôt ou à l'annexe du dépôt des isolés des troupes coloniales qui leur prend en subsistance et leur fait délivrer une réquisition de passage; cette réquisition est établie par le sous-intendant militaire.

Le transport jusqu'au lieu de jouissance du congé ou de la permission est assuré, au débarquement dans la colonie, suivant les instructions données par le commandant supérieur des troupes ou son représentant.

Le commandant supérieur des troupes, ou son représentant, avise, dès le débarquement, les intéressés de la date de leur réembarquement pour rentrer en France et donne tous les ordres utiles pour qu'ils soient rendus au port de réembarquement pour la France, la veille du jour fixé pour le départ.

Au débarquement en France, les militaires rentrant de permission ou de congé sont pris en subsistance au dépôt des isolés des troupes coloniales du port d'arrivée, qui assure leur mise en route suivant les instructions qui lui sont notifiées.

DROIT A LA SOLDE

A. — Militaires envoyés en permission étant présents à leur corps.

Ces militaires, qu'ils soient dans la zone des armées ou à l'intérieur au moment de leur envoi en permission, ont droit à la solde pendant toute la durée de leur permission, y compris les journées de voyage par mer aller et retour.

Ils ont droit également à l'indemnité représentative de vivres (1) pour les journées de voyage, à l'aller et au retour, exception faite pour les journées passées à bord ou pendant lesquelles ils sont pris en subsistance.

(1) Fixée à 1,31 pour 1917.

(Lire la suite à la page 15.)

CALENDRIER POUR 1917 (Premier semestre)

1917 JANV.	FÉVRIER	MARS	AVRIL	MAI	JUIN
JOURS CROIS. DE 1 H. 4	JOURS CROIS. DE 1 H. 30	JOURS CROIS. DE 1 H. 20	JOURS CROIS. DE 1 H. 10	JOURS CROIS. DE 1 H. 0	JOURS CROIS. DE 1 H. 0
1 L. Cronstien	1 J. s. Ignace	1 J. s. Aubin	1 D. Rameaux	1 M. Ph. s. Jac	1 V. s. Fortuna
2 M. s. Basile	2 V. Purification	2 V. s. Jacob	2 L. s. Franc. P.	2 M. s. Athanasie	2 S. s. Emilie
3 M. s. Geneviève	3 S. s. Blaise	3 S. s. Marin	3 M. s. Richard	3 J. Inv. s. Cr.	3 D. s. Triest
4 J. s. Rigobert	4 D. Septuagésime	4 D. Reminiscence	4 M. s. Adèle	4 V. s. Monique	4 L. s. Emma
5 V. s. Amélie	5 L. s. Agathe	5 L. s. Theophile	5 J. s. Vincent	5 S. s. Pie V p.	5 M. s. Bonifac
6 S. Epiphane	6 M. s. Amand	6 M. s. Colette	6 V. s. Clotilde	6 D. s. P. L. pl.	6 M. s. Claude
7 D. s. Melanie pt.	7 M. s. Tadeu	7 M. s. Thom. d'A.	7 S. s. Clotilde	7 L. s. Stanislas	7 J. s. Rita
8 L. s. Lucien	8 J. s. Irma	8 J. s. J. de D. pl.	8 D. PAQUES	8 M. s. Desire	8 V. s. Nédard
9 M. s. Marcelin	9 V. s. Apolline	9 V. s. Françoise	9 L. s. Maria l'Eg.	9 M. s. Grégoire	9 S. s. Polage
10 M. s. Guillaume	10 S. s. Scholast.	10 S. s. Dorothee	10 M. s. Fulbert	10 J. s. Antony	10 D. s. Landry
11 J. s. Hortense	11 D. s. Sébastien	11 D. s. Oculi	11 M. s. Léon	11 V. s. Manent	11 L. s. Barnab. do
12 V. s. Arcade	12 L. s. Eulalie	12 L. s. Marius	12 J. s. Jules	12 S. s. Panarice	12 M. s. Olympe
13 S. s. Bapt. N. S.	13 M. s. Léon	13 M. s. Euphrasie	13 V. s. Tiburce	13 D. s. Servais	13 S. s. Ant. de P.
14 D. s. Hilaire	14 M. s. Valen. do	14 M. s. Mathilde	14 L. s. Quasimodo	14 M. s. Honoré	14 V. s. Germaine
15 L. s. Rachel do	15 J. s. Faustine	15 J. s. Mi-Carême	15 D. s. Odette	15 M. s. Honoré	15 S. s. Cyr
16 M. s. Marcel	16 V. s. Julienne	16 V. s. Cyriaq. do	16 L. s. Anicet	16 J. s. Assommoir	16 D. s. Avit
17 M. s. Antoine	17 S. s. Lucie	17 S. s. Patrice	17 M. s. Parfait	17 V. s. Venant	17 L. s. Olga
18 J. s. Prisca	18 D. s. Quinquagésime	18 D. s. Laitre	18 M. s. Emma	18 S. s. Yves	18 M. s. G. s. Pr. m.
19 V. s. Sulpice	19 L. s. Gabin	19 L. s. Joseph	19 V. s. Theodora	19 D. s. Bernar. do	19 M. s. Florence
20 S. s. Sébastien	20 M. s. Mari-Gras	20 M. s. Joachim	20 L. s. Opportune	20 J. s. Anne	20 S. s. Pauline
21 D. s. Agnes	21 M. s. Cécile	21 M. s. Benoît	21 M. s. Georges	21 V. s. Urbain	21 L. s. Prosper
22 L. s. Vincent	22 J. s. Isabelle	22 J. s. Léa	22 M. s. Gaston	22 S. s. Ph. de N.	22 M. s. David
23 M. s. Raymond	23 V. s. Florent	23 V. s. Victorine	23 M. s. Marie	23 D. s. PENTECOTE	23 M. s. Cresco ^{do}
24 M. s. Basile	24 S. s. Mathias	24 S. s. Gabriel	24 L. s. Georges	24 J. s. Angela	24 V. s. J. B.
25 J. s. Conv. S. P.	25 D. s. Quinquagésime	25 D. s. Passion	25 M. s. Marc	25 V. s. Urbain	25 L. s. Prosper
26 S. s. Victorine	26 L. s. Nestor	26 L. s. Emmal.	26 J. s. Clot	26 S. s. Ph. de N.	26 M. s. David
27 S. s. Julien	27 M. s. Honorine	27 M. s. Rupert	27 V. s. Frédéric	27 D. s. PENTECOTE	27 M. s. Cresco ^{do}
28 D. s. Charles	28 M. s. Romain	28 M. s. Gervais	28 L. s. Olivier	28 J. s. Anne	28 V. s. J. B.
29 L. s. Fr. de S. p.	29 V. s. Florent	29 V. s. Victorine	29 M. s. Marc	29 S. s. Ph. de N.	29 M. s. David
30 M. s. Martin	30 S. s. Amédée	30 S. s. Amédée	30 M. s. Ferdinand	30 V. s. Urbain	30 L. s. Prosper
31 M. s. Marcelline	31 S. s. Benjamin	31 S. s. Benjamin	31 J. s. Pétronille	31 D. s. A. GAYEUX	

OFFERT PAR LA MAISON TARRIDE



LE MARÉCHALAT

C'est le plus haut grade militaire. L'origine en est lointaine. L'office de maréchal était, au début, comme l'office de connétable, une sorte d'intendance sur les chevaux du souverain. Mais dès le temps de Philippe-Auguste il devint une dignité militaire, et le premier maréchal de France nommé par ce roi fut un certain Henri Clément, qu'on trouve, en 1204, à la tête de l'avant-garde dans la conquête que Philippe-Auguste fit de l'Anjou et du Poitou.

D'abord, il n'y eut qu'un maréchal de France. Sous Saint-Louis, il y en eut deux, François I^{er} en ajouta un troisième, Charles IX deux nouveaux et Henri III encore deux autres. Multiplié sous le règne de Louis XIII — lors de la suppression de la connétablie — leur nombre s'éleva, sous Louis XIV, jusqu'à seize en 1651 et jusqu'à vingt après la promotion de 1703. Le Roi-Soleil créa d'ailleurs une charge plus haute encore que celle de maréchal : il y eut le maréchal général des camps et armées, dignité dont furent seuls revêtus Biron, Lesdiguières, l'illustre Turenne, Villars, le vainqueur de Denain, et — plus tard — le maréchal de Saxe.

Sous la monarchie, le maréchal de France était « cousin du roi » et sa femme avait droit à l'appellation de « Madame la maréchale ».

Un décret du 4 mars 1791 réduisit le chiffre des maréchaux à six, et la dignité fut supprimée par la Convention, le 21 février 1793. Napoléon I^{er} la rétablit par un sénatus-consulte du 28 floréal an XII (1804). Pour obtenir le titre, il fallait avoir gagné au moins

une bataille rangée, ou avoir pris deux places fortes. La première promotion de maréchaux d'Empire en comprenait quatorze : Barthier, Murat, Moncey, Jourdan, Masséna, Augereau, Bernadotte, Soult, Brune, Lannes, Mortier, Ney, Davoust, Bessières.

C'étaient tous des généraux de division ayant commandé en chef devant l'ennemi ou ayant rendu des services signalés sous les ordres directs de Napoléon. Ils étaient jeunes; en ces temps de guerre continue on arrivait tôt au grade suprême.

Le même décret conféra le titre de maréchal à quatre autres généraux de division, remplissant les mêmes conditions de services, mais plus âgés : Kellermann, Lefebvre, Pérignon et Sérurier.

Dans le cours de son règne, pour combler les vides produits par la guerre, l'empereur eut à nommer huit autres maréchaux, et non des moindres : Victor, Macdonald, Oudinot, Marmont, Suchet, Gouvion-Saint-Cyr, Poniatowski, Grouchy.

En 1815, il y avait encore quinze maréchaux. La charge entraînait la qualification de monseigneur, comme sous l'ancien régime.

La Restauration eut douze maréchaux de France et on ne les appela plus qu'« Excellence ». La Monarchie de juillet réduisit les promotions à six en temps de paix et douze en temps de guerre. La République de 1848 n'y toucha pas, et sous le second Empire les maréchaux étaient de droit sénateurs.

En 1870, les maréchaux de France étaient au nombre de neuf.

RAPPORT AU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

Paris, le 26 décembre 1916.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

La dignité de maréchal de France prévue par la loi et qu'une longue période de paix a suspendue ne saurait mieux revivre qu'en faveur du général qui, par deux fois, sur la Marne et sur l'Yser, a victorieusement arrêté la marche foudroyante des armées ennemies au moment où elles croyaient atteindre leur but et nous réduire à subir leur volonté.

Le pays tout entier attend du Gouvernement cet acte de reconnaissance et de justice.

Si vous partagez cette manière de voir, je vous demande de bien vouloir revêtir de votre signature le décret ci-joint.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Président, l'hommage de mon profond respect.

Le ministre de la guerre;
LYAUTEY.

Le Président de la République française,
Sur la proposition du ministre de la guerre,

Décrète :

ARTICLE PREMIER. — Le général de division Joffre (Joseph-Jacques-Césaire) est nommé maréchal de France.

ART. 2. — Le ministre de la guerre est chargé de l'exécution du présent décret.

Fait à Paris, le 26 décembre 1916.

R. POINCARÉ.

Le dernier promu était le maréchal Lebœuf. Les derniers survivants furent le maréchal de Mac-Mahon, président de la République française de 1873 à 1879, et le maréchal Canrobert, qui mourut en 1895.

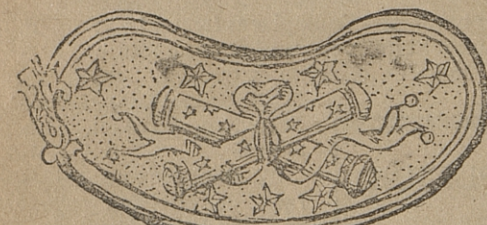
Les maréchaux sont nommés à vie. Cependant Moncey, le défenseur de Paris, fut rayé de la liste en 1815 pour avoir refusé de présider le conseil de guerre qui devait juger le maréchal Ney.

On compte qu'il y a eu au total 324 maréchaux de France ou d'empire. Le maréchal Joffre est donc le 325^e titulaire de cette haute dignité.

La troisième République n'a jamais supprimé le maréchalat. La loi du 13 mars 1875, définissant la composition de l'état-major de l'armée, disposait (art. 8) que cet état-major comprenait les maréchaux de France, les généraux de division et les généraux de brigade.

Comme l'indique le décret du 21 septembre 1914, relatif aux soldes des officiers et assimilés, le traitement afférent au maréchalat est de 30,315 fr. 79 par an.

L'uniforme de maréchal est le même que celui d'un général de division; il s'en distingue par des détails : pour la petite tenue le képi est orné de trois rangées de feuilles de chêne et de laurier.



COQUILLE DE L'ÉPÉE

La ceinture est en soie blanche avec raie en or. La tête des glands porte sur chaque face deux bâtons de maréchal croisés entourés de sept étoiles en argent massif.

Le dolman-pelisse porte sur chaque manche un trèfle formé de six brins de poil de chèvre noir. Sur ce trèfle sont appliquées sept étoiles en argent massif.

La ceinture d'épée est doublée de maroquin blanc. L'épée est à poignée d'écaïlle, ornée d'un filigrane d'or. La coquille est ornée de deux bâtons croisés sur fond sablé, entouré de sept étoiles d'argent.

La dragonne d'épée porte, à la tête du gland, deux bâtons en croix.

On sait que les maréchaux portent un bâton comme insigne, du moins depuis François I^{er}. Ce bâton, « long de vingt pouces », comme le spécifiait l'ancien protocole, était l'attribut par lequel ils recevaient l'investiture de leur charge. Recouvert de velours bleu de roi, il a été orné, selon les époques, de fleurs de lys, d'abeilles, d'aigles ou d'étoiles.

Le bâton actuel est parsemé d'étoiles. Il est terminé à chacune de ses extrémités par une calotte en vermeil. Autour de l'une de ces calottes, on lit la légende : *Terror belli, Decus pacis* (Terreur de la guerre, honneur de la paix).

Au XIX^e siècle, les maréchaux abandonnèrent généralement leur bâton, si ce n'est dans leurs portraits. Le seul qui ne s'en séparât jamais fut le maréchal de Castellane, nommé en 1852. Aux jours de grande revue, lorsque les troupes

défilaient devant lui, il répondait au salut des officiers généraux et supérieurs en faisant adroitement bondir son bâton dans sa main, proportionnant la hauteur du saut à l'importance du grade.

Le bâton de maréchal — est-il besoin de le dire? — n'a jamais été une arme. Le seul qui ait joué dans nos guerres un rôle actif est celui que le grand Condé jeta si vaillamment à Fribourg dans les lignes ennemies pour courir à la tête

de ses soldats ramasser ce gage d'un glorieux défi. Le bâton pouvait servir d'écrin aux plans de batailles du commandant suprême. Selon un dicton bien connu, chaque soldat français porte son bâton de maréchal dans sa giberne... encore que le bâton mesure 51 centimètres de long et que la giberne ne dépasse pas la longueur d'une main. Cette image n'a rien d'excessif : par sa bravoure et sa valeur, tout poilu, dans l'armée française, peut devenir officier et tout officier peut aspirer, en se distinguant, aux plus hauts grades de la hiérarchie.



DESSUS D'ÉPAULETTE

Dans l'histoire, le nom de Joffre brillera avec éclat à côté de ses devanciers.

Dans l'hommage qu'elle lui rendra, la postérité l'associera aux chefs les plus illustres. Il a remporté la plus

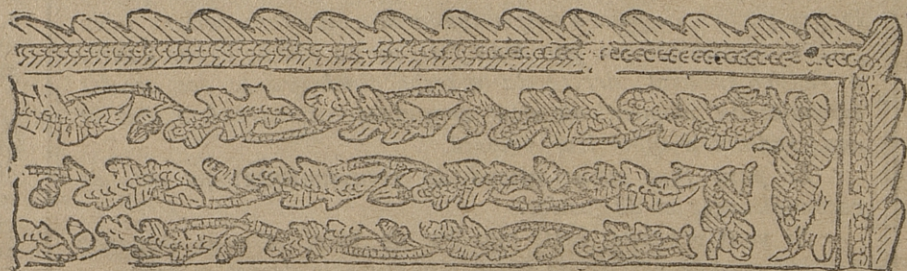
enviable des victoires, puisque, par elle, il a sauvé son pays.

Nos ennemis lui ont déjà, à maintes reprises rendu un hommage mérité.

C'est ce qu'exprimait le général Lyautey lorsqu'il disait ces jours-ci, salué par les applaudissements de la Chambre : « Je tiens à dire que je regarde comme un insigne honneur vis-à-vis de mon pays, de l'armée, de nos alliés, de l'ennemi, d'avoir été appelé, au début de ma prise de fonctions, à contresigner un décret conférant la dignité suprême au chef qui a symbolisé la Défense nationale, l'effort sublime de notre peuple, cette ténacité admirable qui reste tou-



GLAND D'ÉCHARPE



BORDURES DU COL ET DU KÉPI

jours la base de tous les espoirs, auxquels je reste et nous restons tous si fermement attachés. »

Ajoutons que la dignité de maréchal a son équivalent dans la marine : c'est celle d'amiral de France. Elle est conférée au vice-amiral qui, en temps de guerre, a commandé une armée navale et s'est signalé par des services éminents (loi du 17 juin 1841).

Le nombre des amiraux de France ne peut dépasser trois en temps de guerre et deux en temps de paix; ils sont assimilés pour les honneurs aux maréchaux et portent le bâton de maréchal comme marque distinctive. Les amiraux sont salués de 17 coups de canon en France et de 19 coups à l'étranger. La troisième République, qui vient d'avoir son maréchal, n'a pas encore son amiral.

Dans le langage courant, on appelle amiraux les vice-amiraux, bien qu'ils n'en aient pas le grade.

De même que par généralissime on désigne le commandant en chef des forces de terre, par amiralissime on entend le commandant en chef des forces navales.



BOUTON D'UNIFORME



1860

RÉPONSE DES GOUVERNEMENTS ALLIÉS

à la Note des Puissances ennemies

relative à la proposition d'ouverture de négociations de paix

La Note suivante a été remise, le 30 décembre au soir, à S. Exc. M. Sharp, ambassadeur des États-Unis, par M. Aristide Briand, Président du Conseil, Ministre des Affaires étrangères, au nom des Gouvernements alliés :

Les gouvernements alliés de la BELGIQUE, de la FRANCE, de la GRANDE-BRETAGNE, de l'ITALIE, du JAPON, du MONTÉNÉGO, du PORTUGAL, de la ROUMANIE, de la RUSSIE et de la SERBIE, unis pour la Défense de la Liberté des peuples et fidèles à l'engagement pris de ne pas déposer isolément les armes, ont résolu de répondre collectivement aux prétendues propositions de paix qui leur ont été adressées de la part des gouvernements ennemis par l'entremise des États-Unis, de l'Espagne, de la Suisse et des Pays-Bas.

Avant toute réponse, les puissances alliées tiennent à s'élever hautement contre les deux assertions essentielles de la note des puissances ennemies, qui prétend rejeter sur les Alliés la responsabilité de la guerre et qui proclame la victoire des puissances centrales.

Les Alliés ne peuvent admettre une affirmation doublement inexacte et qui suffit à frapper de stérilité toute tentative de négociation.

Les nations alliées subissent depuis trente mois une guerre qu'elles ont tout fait pour éviter. Elles ont démontré par des actes leur attachement à la paix. Cet attachement est aussi ferme aujourd'hui qu'en 1914; après la violation de ses engagements, ce n'est pas sur la parole de l'Allemagne que la paix, rompue par elle, peut être fondée.

Une suggestion sans conditions, pour l'ouverture de négociations, n'est pas une offre de paix. La prétendue proposition dépourvue de substance et de précision, mise en circulation par le gouvernement impérial, apparaît moins comme une offre de paix que comme une manœuvre de guerre.

Elle est basée sur la méconnaissance systématique du caractère de la lutte dans le passé, dans le présent et dans l'avenir.

Pour le passé, la note allemande ignore les faits, les dates, les chiffres qui établissent que la guerre a été voulue, provoquée et déclarée par l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. A La Haye, c'est le délégué allemand qui avait refusé toute proposition de désarmement. En juillet 1914, c'est l'Autriche-Hongrie qui, après avoir adressé à la Serbie un ultimatum sans précédent, lui a déclaré la guerre, malgré les satisfactions immédiatement obtenues. Les empires du centre ont alors repoussé toutes les tentatives faites par l'Entente pour assurer à un conflit local une solution pacifique. L'offre de conférence de l'Angleterre, la proposition française de commission internationale, la demande d'arbitrage de l'empereur de Russie à l'empereur d'Allemagne,

l'entente réalisée entre la Russie et l'Autriche-Hongrie la veille du conflit, tous ces efforts ont été laissés par l'Allemagne sans réponse ou sans suite. La Belgique a été envahie par un empire qui avait garanti sa neutralité et qui n'a pas craint de proclamer lui-même que les traités étaient des « chiffons de papier » et que « nécessité n'a pas de loi ».

Pour le présent, les prétendues offres de l'Allemagne s'appuient sur une « carte de guerre » uniquement européenne, qui n'exprime que l'apparence extérieure et passagère de la situation, non la force réelle des adversaires. Une paix conclue en parlant de ces données serait à l'avantage unique des agresseurs qui, ayant cru atteindre leur but en deux mois, s'aperçoivent après deux ans qu'ils ne l'atteindront jamais.

Pour l'avenir, les ruines causées par la déclaration de guerre allemande, les attentats innombrables commis par l'Allemagne et ses alliés, contre les belligérants et contre les neutres, exigent des sanctions, des réparations et des garanties : l'Allemagne élude les unes et les autres.

En réalité, l'ouverture faite par les puissances centrales n'est qu'une tentative calculée en vue d'agir sur l'évolution de la guerre et d'imposer finalement une paix allemande.

Elle a pour objet de troubler l'opinion dans les pays alliés. Cette opinion, malgré tous les sacrifices consentis, a déjà répondu avec une fermeté admirable et dénoncé le vide de la déclaration ennemie.

Elle veut raffermir l'opinion publique de l'Allemagne et de ses alliés, si gravement éprouvée déjà par leurs pertes, usés par le resserrement économique et écrasés par l'effort suprême qui est exigé de leurs peuples.

Elle cherche à tromper, à intimider l'opinion publique des pays neutres, fixée depuis longtemps sur les responsabilités initiales, éclairée sur les responsabilités présentes, et trop clairvoyante pour favoriser les dessins de l'Allemagne en abandonnant la défense des libertés humaines.

Elle tente enfin de justifier d'avance aux yeux du monde de nouveaux crimes : guerre sous-marine, déportations, travaux et enrôlements forcés de nationaux contre leur propre pays, violations de neutralité.

C'est en pleine conscience de la gravité, mais aussi des nécessités de l'heure, que les gouvernements alliés, étroitement unis entre eux, et en parfaite communion avec leurs peuples, se refusent à faire état d'une

proposition sans sincérité et sans portée. Ils affirment une fois de plus qu'il n'y a pas de paix possible tant que ne seront pas assurés la réparation des droits et des libertés violés, la reconnaissance du principe des nationalités et de la libre existence des petits États; tant que n'est pas certain un règlement de nature à supprimer définitivement les causes qui, depuis si longtemps, ont menacé les nations et à donner les seules garanties efficaces pour la sécurité du monde.

Les puissances alliées tiennent, en terminant, à exposer les considérations suivantes, qui font ressortir la situation particulière où se trouve la Belgique après deux ans et demi de guerre. En vertu de traités internationaux signés par cinq grandes puissances de l'Europe, au nombre desquelles figurait l'Allemagne, la Belgique jouissait avant la guerre d'un statut spécial qui rendait son territoire inviolable et la mettait elle-même, sous la garantie de ces puissances, à l'abri des conflits européens. La Belgique a cependant, au mépris de ces traités, subi la première l'agression de l'Allemagne. C'est pourquoi le gouvernement belge estime nécessaire de préciser le but que la Belgique n'a jamais cessé de poursuivre, en combattant à côté des puissances de l'Entente, pour la cause du Droit et de la Justice.

La Belgique a toujours observé scrupuleusement les devoirs que lui imposait sa neutralité. Elle a pris les armes pour défendre son indépendance et sa neutralité violées par l'Allemagne et pour rester fidèle à ses obligations internationales. Le 4 août, au Reichstag, le chancelier a reconnu que cette agression constituait une injustice contraire au droit des gens et s'est engagé, au nom de l'Allemagne, à la réparer.

Depuis deux ans et demi, cette injustice a été cruellement aggravée par des pratiques de guerre et d'occupation qui ont épuisé les ressources du pays, ruiné ses industries, dévasté ses villes et ses villages, multiplié les massacres, les exécutions et les emprisonnements. Et au moment où l'Allemagne parle au monde de paix et d'humanité, elle déporte et réduit en servitude des citoyens belges par milliers.

La Belgique, avant la guerre, n'aspirait qu'à vivre en bon accord avec tous ses voisins. Son Roi et son Gouvernement n'ont qu'un but : le rétablissement de la paix et du droit. Mais ils ne veulent que d'une paix qui assurerait à leur pays des réparations légitimes, des garanties et des sécurités pour l'avenir.

LE SALON DES ARMÉES

Toute la presse parisienne a constaté le grand succès de la journée du vernissage au Salon des Armées et l'impression profonde produite sur le public par la sincérité puissante, l'émouvante sobriété, la sensation de « vécu » qui se dégagent des œuvres exposées. Les journées suivantes ont encore accentué cette impression. L'affluence de la veille et du jour de Noël fut considérable ; et le public, malgré le service d'ordre des gardes ordinaires du Salon, renforcés par des gardiens de la paix, avait peine à circuler dans les salles du Jeu de Paume. Mais point de bousculades, point de poussée, point de nerfs : il semblait qu'une sorte d'émotion respectueuse eût saisi les visiteurs devant les ouvrages de nos poilus-artistes.

Toute la semaine, le public a continué à défiler, nombreux et intéressés, devant les peintures, les dessins, les sculptures et les mille objets si curieux dus à l'ingéniosité artistique des exposants. Et il ne s'est pas contenté de les admirer platoniquement. Depuis le premier jour, le bureau de vente n'a pas désempé et les achats des particuliers venant après ceux de l'Etat forment un total respectable dont nous ferons connaître prochainement, le chiffre en publiant la première liste des objets vendus.

La section belge, qui, par suite de retard dans les travaux d'aménagement, n'avait pu être visitée de façon complète par le public, a fait l'objet d'un vernissage spécial. Elle a été inaugurée officiellement vendredi 29 décembre, par M. le baron de Gaiffier d'Hestroy, ministre plénipotentiaire de Belgique à Paris, et Maurice des Omblaux, représentant M. de Broqueville, ministre de la guerre belge, qui ont été reçus et accompagnés dans leur visite par M. Albert Dalimier, sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, et le général Miquel-Dolton représentant le général Lyautey, ministre

de la guerre. La cérémonie s'est terminée par la visite de la section des journaux du front, qui a vivement intéressé le cortège officiel.

La fin de la semaine a été particulièrement brillante et la journée du dimanche 31 décembre a vu défiler dans les salles du Jeu de Paume une foule plus grande encore que celles du 24 et du 25 décembre. L'année 1917 commence donc sous les plus heureux auspices pour le Salon des Armées, qui provoque dans Paris une curiosité et un intérêt considérables.

Nous avons, dans un dernier numéro, exprimé notre vif regret de n'avoir pu placer, dans les salles du Jeu de Paume, la totalité des 6.000 œuvres qui nous ont été expédiées et qui, presque toutes, auraient mérité les honneurs de l'exposition publique. Nous étudions en ce moment un projet très intéressant qui vient de nous être soumis pour l'organisation d'une exposition destinée à compléter de la façon la plus heureuse celle du Jeu de Paume, en nous permettant de présenter au public la majeure partie des œuvres que nous n'avions pu, faute de place, transporter au Salon des Armées. Si, comme nous l'espérons, ce projet peut être réalisé, nous nous empressons d'en faire part à nos lecteurs.

Mais il est bien entendu que, dans un cas, comme dans l'autre tous les poilus-artistes qui ont travaillé en vue du Salon des Armées recevront le diplôme d'exposants de Bernard Naudin et que tous auront droit aux mêmes avantages.

Le surmenage des derniers jours d'organisation nous a mis en retard dans notre correspondance avec les exposants et peut-être quelques uns d'entre eux n'ont-ils pas

encore reçu l'avis officiel du sort réservé à leurs envois. Qu'ils veuillent bien patienter quelques jours encore : aucun ne sera oublié. Ceux qui n'auraient pas reçu leurs cartes d'entrée peuvent nous les réclamer ou nous les faire réclamer par leurs familles, elles sont à leur disposition.

En ce qui concerne les cartes d'entrée, ajoutons que le comité du Secours national qui, comme nous l'avons dit, s'est chargé de recueillir les bénéfices du Salon et de les répartir entre les œuvres de guerre, nous a demandé, en considération du but poursuivi, de renoncer à notre idée de faire établir des cartes permanentes. Nous envoyons donc à chacun de nos exposants deux cartes d'entrée ordinaires. Ces cartes sont renouvelables et tout porteur d'un bon signé de l'exposant pourra retirer dans nos bureaux deux cartes nouvelles. Quant à l'exposant lui-même, son entrée permanente est de droit, puisque le Salon des Armées est ouvert gratuitement tous les jours aux militaires.

Une dernière question nous a été soumise par un grand nombre de nos correspondants. La moitié d'entre eux auront la chance de bénéficier de leur sept jours de « détente » pendant les deux mois d'exposition et ils en profiteront pour visiter le Salon des Armées. Mais les autres, ceux dont la permission est tombée avant ou après seront-ils privés de la joie de contempler leurs œuvres au Jeu de Paume ? Et ils émettent le vœu qu'une permission supplémentaire de vingt-quatre ou quarante-huit heures leur soit accordée. Ce vœu, nous ne pouvons que l'enregistrer avec toute notre sympathie. Mais nous sommes convaincus que les chefs de corps s'efforceront d'y donner satisfaction, dans la mesure compatible avec les nécessités militaires.

par ailleurs, de confirmer cette psychologie du soldat italien, épris de gloire pour sa famille et son village.

Avec un de mes confrères, nous allons visiter un hôpital où se trouvait un petit paysan originaire de la région même à laquelle mon confrère appartenait. La famille du soldat avait écrit au journaliste pour avoir des nouvelles, et après informations prises, nous apprenons qu'il est malade dans un hôpital à la suite d'un refroidissement.

Nous allons le voir : il était à l'extrême limite de sa vie, et l'agonie était proche. Il était blême, décharné, décomposé, presque sans force pour parler, et nous hésitions à l'aborder. Quand il nous aperçoit, de toutes ses dernières forces, il se lève sur son lit, et, les mains suppliantes :

— Oh ! monsieur le journaliste, je vous en prie, si vous écrivez au pays, ou dans votre journal, par charité, ne dites pas que je suis mort, vulgairement, à l'hôpital, ma famille et mes amis en seraient navrés et honteux ; dites plutôt, par pitié, que je suis mort, comme les autres, en héros, sur le champ de bataille ; car, je vous le jure, j'ai fait mon devoir, et j'aurais bien mérité de

mourir ainsi ; et si mes parents croient que je suis mort en héros, ils seront consolés et honorés dans le village...

Il disait cela, et bien d'autres choses, à phrases entrecoupées, haletantes, sublimes. Ses yeux brillaient d'une suprême flamme. Des larmes venaient à nos yeux et nous avions la gorge étranglée. Mon ami, dont la voix tremblait, dit au soldat :

— Mon cher enfant, vous êtes un vrai héros, de toute votre âme et, je vous le jure, je dirai à tous que vous êtes tombé au champ d'honneur.

Le médecin, ému, approuvait. Il y eut un silence. Un rayonnement de joie illumina, comme un éclair, les yeux du pauvre malade ; sa tête, avec un soupir, retomba sur l'oreiller, et quelques heures après il entraînait en agonie.

Et je m'en allai, pensant qu'un peuple, où s'émeuvent des âmes pareilles est véritablement un grand peuple.

Braves poilus français, regardez donc attentivement vos frères d'Italie, et apprenez à bien les connaître, car votre juste jugement sera la plus chère de leurs récompenses.

(Fin.)

JEAN CARRÈRE.

LA CAMARADERIE FRANCO-ANGLAISE SUR LA SOMME

Le grand journal anglais LE TIMES a publié, dans un récent numéro, un article où il apprécie la cordialité des rapports qui unissent les poilus et les tommies. Il rend en même temps un hommage chaleureux au soldat français, sur lequel régnaient jusqu'ici bien des idées fausses en Angleterre. Nos poilus liront avec intérêt cette page vibrante et sincère :

L'un des plus heureux résultats de l'offensive de la Somme aura été de prouver la profonde sympathie qui unit les armées française et anglaise. Nous ne parlons pas ici de l'unité de commandement ni de la coopération des armes. Elles existaient, bien entendu. Mais elles n'ont été complètes qu'à partir du 1^{er} juillet au matin, où les vagues khaki et bleu horizon déferlèrent sur le parapet des tranchées de Favières, et cette autre matinée où Français et Anglais entrèrent en même temps, de deux points opposés, dans les ruines de Comblès et vinrent se serrer la main au centre de la bourgade reconquise. Depuis, il ne s'est pas passé un seul jour qui n'ait vu la plus étroite union régner au point de liaison des deux armées ; et il y eut au moins un instant où les poilus et les tommies sautèrent, coude à coude, dans la même tranchée allemande.

Maintes fois, l'une des deux armées a dû enlever une position : colline, ravin ou tranchée fortifiée, pour que l'armée alliée pût atteindre son propre objectif. Et la tâche était parfois formidable ; mais jamais ni l'une ni l'autre n'hésitèrent. Souvent, après avoir enlevé une position, chaque allié l'a passée à son compagnon de bataille, lui laissant le soin d'enterrer les morts qu'il avait laissés sur la place.

Souvenirs inoubliables, et qui jamais ne s'effaceront de la mémoire des deux peuples ! Mieux encore que cette unité d'action, — qui n'est après tout qu'une question de discipline et de commandement — valent la camaraderie, l'admiration mutuelle, la confiance de chacun dans le courage et la ténacité du voisin, tant de fois éprouvés au cours de cinq longs mois de campagne.

N'a-t-elle pas éclaté cent fois cette fraternité d'armes, en août, où, par les chaleurs torrides, les hommes se passaient leurs bidons pleins d'eau, et en novembre, où, dans le brouillard et l'obscurité des jours si courts, ils se rencontraient, couverts de boue, et s'adressaient, à travers les solitudes dévastées, de joyeuses bienvenues. Cordiales exclamations, à peine comprises : « Va bien, mon vieux ! » et « Not' arf ! Na poé (il n'y en a plus) ! » Mais on est encore un peu là !

C'est la même chose que s'ils se comprennent. Ils ne font plus qu'un, sauf pour la parole.

L' " INVASION " ANGLAISE

Je ne crois pas que l'on puisse citer un seul cas de querelle entre soldats français et anglais. Fait extraordinaire et beaucoup plus à la louange des Français qu'à la nôtre. Nous sommes, là-bas, des étrangers ; au repos, nos troupes submergent littéralement les villages français, et nos alliés,

quand ils reviennent en permission dans leurs bourgs, auraient quelque raison de chercher noise à tant d'intrus. Car notre Tommy, quelques qualités qu'il ait, n'est pas impeccable. Il a des manières dont ses hôtes peuvent à bon droit s'offusquer ; je me suis souvent demandé si nous accepterions chez nous la présence d'une armée étrangère avec autant de longanimité que les Français. Et même si nous le faisons, serait-ce avec autant d'affabilité et de charmante bonne humeur ?

Pour les Anglais, le soldat français est une des plus étonnantes révélations de la guerre. Nous savions ce qu'il valait comme guerrier. Son audace, son courage, son sentiment aigu de l'honneur, nous connaissions tout cela. Mais d'où nous venait donc cette idée que le soldat français était un être chétif, un gringalet ?

UN PRÉJUGÉ QUI S'EN VA

Moi-même, je l'avoue, j'ai partagé ce préjugé national, et la première fois que je rencontrai un bataillon français, je crus qu'il avait été composé d'hommes choisis.

Depuis, j'ai pu constater qu'ils se ressemblent tous. Quel démenti ces magnifiques gars, vêtus de bleu horizon, ne donnent-ils pas à nos idées préconçues ? Je suis certain que, homme pour homme et bataillon pour bataillon, le soldat français pèse un peu plus que le soldat anglais. Solides et de forte taille, les joues halées, l'œil vif, l'allure légère et rapide, ils vaquent allègrement à leur besogne. A voir l'armée française au feu et dans les cantonnements, on ne peut que rire du bruit que mènent les Allemands à propos de l'épuisement de la race française. L'Allemagne ? Que dis-je, le monde entier restera confondu devant les prodiges accomplis par la France en cette guerre.

C'est donc le bel aspect physique des Français qui leur a valu d'abord le respect du soldat anglais. Il voit que ce sont là des hommes. De leur côté, les Français n'ont pas été longs à reconnaître les qualités de nos Tommies. Parlant avec des officiers français, je les ai entendus souvent vanter un peu trop nos soldats, dont l'égalité d'humeur les surprend. Jamais, certes, ils n'atteignent à l'exaltation et au glorieux délire du soldat français ; mais ils ne se dépriment jamais ; ils ne tombent jamais. Rappelons-nous les effroyables conditions dans lesquelles se déroulèrent, en novembre dernier, les opérations de la Somme ; par un noir brouillard, par une humidité atroce, les Tommies endurèrent au-delà de ce que les forces humaines peuvent endurer. Jamais leur vertu principale, la force de résistance, n'éclata avec plus d'évidence. Appelez-la comme vous voudrez, aplomb, sang-froid ou même spleen. Mais appelez-la aussi de son vrai nom : héroïsme.

Les relations entre les officiers français et anglais sont différentes de celles qui s'établissent entre les simples soldats, mais ici encore, je crois que l'avantage est du côté des Français. L'officier anglais de carrière, si toutefois ce mot a encore un sens, est un personnage renfermé et singulière-

ment inapte à parler une langue étrangère, même s'il la connaît très bien, et, tandis que l'officier français va au-devant de son partenaire anglais avec cette camaraderie simple et gaie dont il use dans ses relations avec ses collègues français, l'autre éprouve une insurmontable difficulté à lui répondre. Tous les officiers anglais professent pour les Français la plus grande admiration comme soldats et les chérissent comme camarades, ils seraient tout à fait désireux de leur témoigner leur sympathie, mais ils ne savent pas comment faire. Il en résulte surtout une certaine contrainte qui ne diminue toutefois pas leur admiration mutuelle mais qui les fait se séparer avec un sourire amusé tant ils se paraissent « différents » les uns aux autres.

PARFAITE COOPÉRATION

Je suis convaincu que les Français nous aimeraient moitié moins si nous cessions d'être aussi Anglais pour devenir un peu Français. Les qualités que le Français prise le plus chez nous c'est justement celles dont notre gaucherie nationale est l'indice.

Je constate avec joie que le Français et l'Anglais ne sont pas deux répliques du même modèle mais que au contraire nous nous complétons l'un l'autre. L'armée anglaise et l'armée française « collent » extraordinairement. Le haut commandement anglais et français ont donné au monde l'exemple d'une coopération parfaite sur un terrain difficile.

Mais ce qui je crois aura la plus grande influence pour l'humanité dans l'avenir c'est la fraternité qui s'est établie entre les deux peuples.

COURRIER DU VAGUEMESTRE

LES NEIGES ÉTERNELLES. — Quelle est la limite inférieure des neiges éternelles, selon les latitudes ?

	LATITUDE	LIMITES au-dessus du niveau de la mer.
		Mètres
Spitzberg.....	77° Nord	460
Groenland, est.....	72-74 —	900-1.250
Islande, nord.....	67 —	1.300
Islande, sud.....	63 —	600
Alaska, mont Elias.....	60-17 —	800
Canada, montagnes Rocheuses.....	52 —	3.000
Suisse, Alpes Bernoises.....	47 —	2.750
Mont Blanc.....	46-45 —	2.860-3.100
Caucase sud.....	43 —	2.900-3.700
Italie, Etna.....	37-30 —	2.900
Tibet.....	32 —	5.500-6.000
Himalaya, nord.....	28 —	5.600
Equateur, Cordillère.....	1-30 Sud.	4.740
Afrique équatoriale, Kilimantjaro.....	3 —	4.600
Bolivie, Andes occidentales.....	16 —	5.620
Terre de Feu.....	54 —	1.070

Feuilleton inédit du BULLETIN DES ARMÉES. N° 4

LE POILU ITALIEN

Par Jean CARRÈRE

Un bersaglière, le matin d'une attaque, remet à son colonel une carte postale adressée à ses parents, priant son chef de vouloir bien la transmettre.

— Promettez-moi, monsieur le colonel, que si je meurs, vous expédiez cette carte, et je me battrai bien.

— Mais, mon ami tu es brave et agile, pourquoi penses-tu mourir ? Bats-toi bien et continue à vivre !

— Ça ne fait rien, monsieur le colonel, promettez-moi !

Le colonel promet, et le soldat se bat comme un lion, revenant du reste sain et sauf. L'officier, alors, a la curiosité de lire la carte ; elle contenait simplement ces mots :

« Chers parents, ne pleurez pas et soyez fiers : je suis mort en héros ! »

Une autre anecdote, plus touchante encore, et, hélas ! plus triste, m'a permis,

Comment s'orienter à l'aide de la Lune

A DOCTISSIME AMI CHANCERELLE, QUE L'ON DIT VIVRE DANS LA LUNE.

Nous venions de passer huit jours en ligne en quelque point de ce dur secteur qui va de Vaux à Douaumont. Une journée de franc repos nous avait déjà regaillardis, quand arriva le vague-mestre.

Il apportait le *Bulletin des Armées*. Du papier orné de caractères d'imprimerie, ô bonne fortune ! Depuis plus d'une semaine nous en étions privés.

Et le bon poil de se précipiter (un exemple par officier, un pour dix hommes), sur notre gratuit « officiel ».

Son attention est tombée en arrêt : *Comment s'orienter à l'aide de la lune ?*

La question l'intéresse à coup sûr, car déjà il attaque l'article.

Hélas ! Poilu, mon frère, je te vois bientôt tourner la page que tu n'as pas eu encore le temps de lire. J'interroge : « C'est un peu trop fort pour nous », me répète-t-on.

Mon camarade, c'est tout ce qu'il y a de plus simple, et vais t'expliquer une nouvelle façon de t'y prendre.

Faisant la nique à Copernic et à ses doctes hypothèses, nous supposons que la terre est immobile et que la lune s'amuse tout bonnement à tourner autour.

Bien entendu, je me placerais aux jours d'équinoxe, c'est-à-dire lorsque (fin mars, fin septembre) la durée du jour est égale à celle de la nuit.

Que ce soit nouvelle lune, premier quartier, pleine lune ou dernier quartier, qui font ce qu'on appelle les phases de la lune, — la lune, tout comme le soleil, se lève à l'Est, est au Sud, lorsqu'elle est au milieu de sa course, se couche à l'Ouest.

Mais, tout de go, tu m'interromps. Pleine lune, nouvelle lune, tu sais ce que c'est ; mais comment diable reconnaître le premier quartier du dernier ?

Voici un petit moyen mnémotechnique qui te permettra sans peine de les distinguer l'un de l'autre.

Ces quartiers se suivent comme les jambages d'un x ; le premier quartier a la forme du premier jambage de l'x : soit un D ; le dernier quartier a la forme du dernier jambage de l'x, soit un q renversé.

Voilà, maintenant, mon cher, deux faits que tu as certainement remarqués.

Pourquoi fait-il nuit noire les jours de nouvelle lune ? Parce que la lune s'est levée à 6 heures comme le soleil et s'est couchée à 18 heures comme lui. La nuit, elle est donc absente de notre ciel.

Pourquoi la pleine lune nous éclaire-t-elle toute la nuit ? Parce qu'elle se lève à 18 heures, quand le soleil se couche et ne se couche qu'à 6 heures, quand se lève le soleil.

Le jour de la pleine lune, la lune est donc à 18 heures à l'Est (lever) et à 6 heures à l'Ouest (coucher). A 24 heures, elle est au milieu de sa course, donc au Sud.

Tu as tout de suite compris, et avant

que je te le dise, que les quartiers sont des phases de la lune, intermédiaires entre la pleine lune et la nouvelle lune.

Partant de la phase dite nouvelle lune, la lune croît jusqu'à devenir la pleine lune, puis décroît jusqu'à ce qu'elle soit redevenue la nouvelle lune.

Le premier quartier est à mi-temps entre la nouvelle lune et la pleine lune, tandis qu'elle croît. Le dernier quartier est à mi-

c'est pour toi un jeu de trouver la direction du Nord.

Mais supposons qu'il soit une heure autre que celles, multiples de 3, portées à ce tableau.

Oh, c'est peu compliqué ! Entre chaque point cardinal et le point intermédiaire voisin, il y a 45° que la lune met 3 heures à parcourir. C'est dire que la lune parcourt dans notre ciel 15° en 1 heure.

Dans l'exemple précédent, à 22 heures, la lune aurait dépassé de 15° le Sud-Est. Tu as tôt fait de faire la rectification voulue. A 23 heures, il s'en faudrait de 15° qu'elle ne fût au Sud.

Est-ce un demi-premier-quartier (premier jambage de l'x bien formé et une moitié seulement du demi-cercle éclairée ? Tu as vite déduit que c'est la phase intermédiaire entre la nouvelle lune et le premier quartier.

Donc, la lune s'est levée à une heure qui est la moyenne de ses levers à ces deux phases. Soit, entre 6 heures et 12 heures donc à 9 heures.

Tu conclus : 9 heures, Est ; 15 heures, Sud ; 21 heures, Ouest, et, pour les points intermédiaires, 12 heures, Sud-Est ; 18 heures, Sud-Ouest. Est-ce un demi-dernier-quartier (dernier jambage de l'x bien formé et la moitié seulement du demi-cercle éclairée ?

C'est phase intermédiaire entre le dernier quartier et la nouvelle lune.

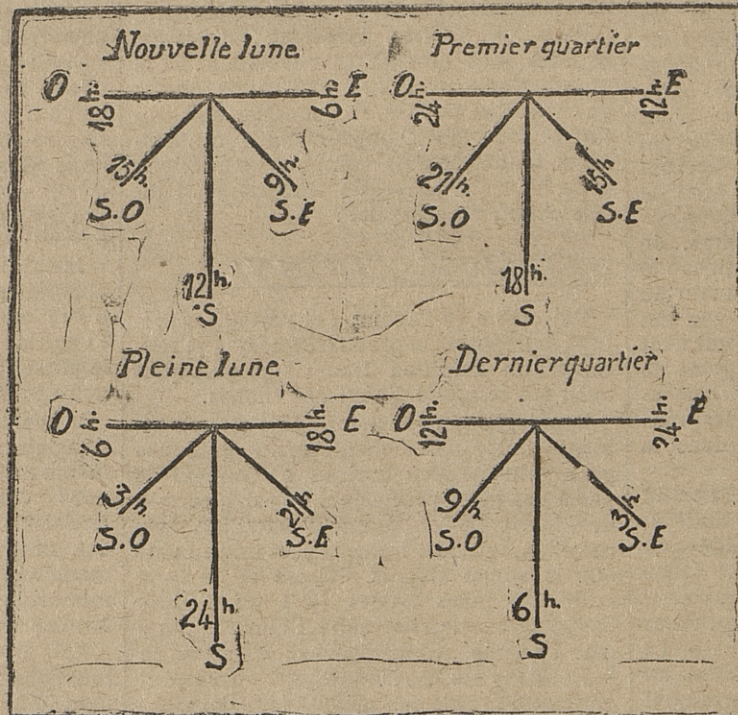
La lune s'est donc levée à 3 heures : Est à 9 heures, elle était au milieu de sa course : Sud, et se couchera à 15 heures : Ouest. Elle sera au Sud-Est à 6 heures, au Sud-Ouest à 12 heures.

Brille-t-il au ciel une lune dont les trois quarts du cercle sont éclairés ? Le premier jambage de l'x est bien circulaire. C'est la phase intermédiaire entre le premier quartier et la pleine lune. Est (lever) : 15 heures ; Sud : 21 heures, Ouest (coucher) : 3 heures. Et 18 heures : Sud-Est, 24 heures : Sud-Ouest.

Le dernier jambage de l'x est-il bien circulaire ? C'est la phase intermédiaire entre la pleine lune et le dernier quartier. Est (lever) 21 heures, Sud, 3 heures, Ouest (coucher) 9 heures. Et Sud-Est : 24 heures, Sud-Ouest : 6 heures.

Nous y sommes tout à fait ! Ces dernières explications étaient entièrement superflues, mais j'ai eu le plaisir de te voir faire en même temps que moi ces derniers calculs. Tu as saisi, mon brave poilu, admirablement bien le mécanisme du problème et tu ne l'oublieras plus maintenant. Et chaque jour, tu sauras faire l'approximation suffisamment exacte de la phase de la lune où nous sommes ; partant de là, trouver l'heure de son lever. Ce qui revient à dire — un bref calcul mental aidant — que tu sais t'orienter à l'aide de la lune.

Est-il besoin de prendre un exemple pour illustrer ce tableau ? Il fait pleine lune ; tu consultes ta montre, il est 21 heures. Eh bien, tu sais que la lune est au sud-est et



temps entre la pleine lune et la nouvelle lune, tandis qu'elle décroît.

Les heures du lever et du coucher de la lune à ces deux phases : premier quartier et dernier quartier sont évidemment intermédiaires elles-mêmes entre les heures du lever et du coucher de la lune à ces deux autres phases : pleine lune et nouvelle lune.

Et, comme moi, tu as déjà écrit :

Premier quartier. — La lune se lève (Est) à 12 heures, est à 18 heures au milieu de sa course (Sud), se couche (Ouest) à 24 heures.

Dernier quartier. — La lune se lève à 24 heures (Est), est à 6 heures au milieu de sa course (Sud), se couche à 12 heures (Ouest).

Eh bien, c'est fait ! Poilu, mon ami, tu sais t'orienter à l'aide de la lune ; et pour nous résumer, il n'y a qu'à dresser le tableau suivant :

(Il est d'ailleurs superflu que tu le retiennes de mémoire puisque tu sais maintenant — et c'est infiniment préférable — le moyen de l'établir ; le cas échéant, tu le referas vite après un bref calcul mental.)

Les points intermédiaires entre les points cardinaux, cela va de soi, la lune y passe à mi-temps de son parcours d'un point cardinal au suivant.

Est-il besoin de prendre un exemple pour illustrer ce tableau ? Il fait pleine lune ; tu consultes ta montre, il est 21 heures. Eh bien, tu sais que la lune est au sud-est et

LOUIS GUILLOU,
Sergent, 6^e compagnie, 65^e rég. d'inf.

Comment on manœuvre un Sous-Marin

Le lieutenant HINKAMP, de la marine des États-Unis, vient de publier, dans le JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE DES INGÉNIEURS NAVALS, un article sur la manœuvre des sous-marins. Nous trouvons dans cette étude détaillée des renseignements d'autant plus intéressants que la manœuvre des sous-marins américains diffère peu en somme de celle des navires des autres pays.

Voici donc quelques extraits de ce travail.

La plongée du sous-marin s'effectue principalement au moyen de l'entrée de l'eau de mer dans des compartiments spéciaux

appelés ballasts. On distingue deux sortes de ballasts : les principaux et les auxiliaires. Les ballasts principaux servent à introduire la plus grande partie de l'eau qui doit supprimer la flottabilité ; les ballasts auxiliaires servent à introduire les quelques centaines de kilogrammes d'eau nécessaires pour terminer l'immersion ; ils achèvent l'opération et, comme ils sont placés à l'avant et à l'arrière des bâtiments, ils servent à modifier l'assiette de celui-ci dans la ligne de l'avant et de l'arrière. Etant donné qu'ils sont destinés à parfaire l'opération de l'immersion, on n'a guère à surveiller le degré de remplissage que pendant la manœuvre des ballasts auxiliaires.

Avant de procéder à l'opération de la plongée il faut fermer complètement le panneau du kiosque. Cette opération implique préalablement l'arrimage de toute l'installation du pont, le rabatement de la passerelle, le dégrèvement de l'appareil de T. S. F., la fermeture de tous les panneaux, l'ouverture des vannes d'admission de l'eau dans le ballast, etc. Cette opération demande de deux à vingt minutes, suivant la quantité de grément qui doit être arrimé en dessous du panneau.

Avant de procéder à l'opération de la plongée il faut fermer complètement le panneau du kiosque. Cette opération implique préalablement l'arrimage de toute l'installation du pont, le rabatement de la passerelle, le dégrèvement de l'appareil de T. S. F., la fermeture de tous les panneaux, l'ouverture des vannes d'admission de l'eau dans le ballast, etc. Cette opération demande de deux à vingt minutes, suivant la quantité de grément qui doit être arrimé en dessous du panneau.

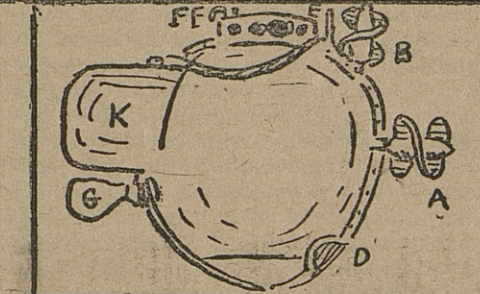
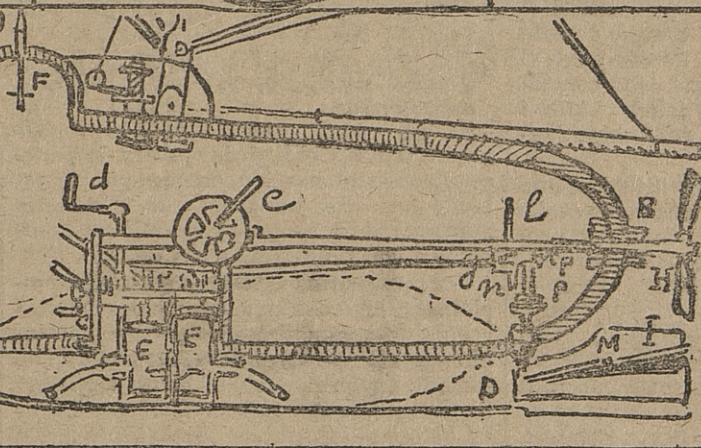
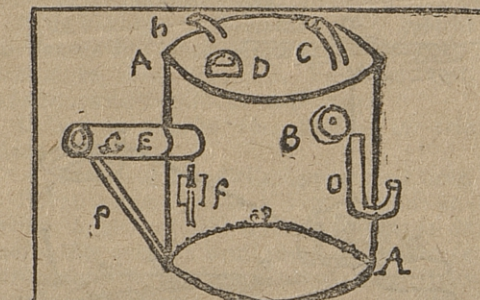
Avant de procéder à l'opération de la plongée il faut fermer complètement le panneau du kiosque. Cette opération implique préalablement l'arrimage de toute l'installation du pont, le rabatement de la passerelle, le dégrèvement de l'appareil de T. S. F., la fermeture de tous les panneaux, l'ouverture des vannes d'admission de l'eau dans le ballast, etc. Cette opération demande de deux à vingt minutes, suivant la quantité de grément qui doit être arrimé en dessous du panneau.

DEUX SORTES DE PLONGÉES

La plongée peut se faire de deux manières : soit sur place, c'est ce que le lieutenant Hinkamp appelle la plongée statique dans laquelle le bâtiment ne peut se mouvoir que verticalement ; soit en marche.

La plongée sur place peut s'effectuer de deux façons différentes, soit par l'emploi unique du ballast, soit au moyen d'une ancre agissant comme auxiliaire des ballasts. Dans ce dernier cas, on mouille l'ancre ; on remplit les ballasts, jusqu'au point de conserver une certaine quantité de flottabilité et on achève l'opération en « embraguant » ou en filant le câble de l'ancre. La dernière méthode est la plus simple et la plus facile à diriger ; mais elle ne peut être employée que s'il n'y a pas de courant, ou du moins si le courant est faible et la mer pas trop forte.

La plongée sur place au moyen de ballasts se fait de la façon suivante. On commence par assurer l'assiette du navire de



I. — Reconstitution du sous-marin de Van Drebel (XVII^e siècle).

II. — Le NAUTILUS, bateau sous-marin de Fulton (1798). — A. B. Coque du sous-marin ; C. D. Carène en fer ; E. E. Pompes ; G. Cloison du compartiment étanche ; F. Corne du NAUTILUS destinée à s'enfoncer dans la carène du navire ennemi et dont la pointe O est traversée par le fil de remorque du torpédo P ; H. Hélice manœuvrée par le treuil c à engrenage ; L. Gouvernail ordinaire manœuvré par le treuil d ; I. Gouvernail horizontal manœuvré par le treuil g ; c. Treuil de manœuvre de la voilure Y.

III. — Le bateau sous-marin de Bushnell (1774). — A. Hélice motrice ; B. Hélice verticale pour la plongée et la stabilité d'immersion ; E. Vis destinée à pénétrer dans la coque du navire ennemi et à tenir suspendue la caisse à poudre K ; F. F. Tuyaux d'aération ; G. Gouvernail.

façon qu'il soit horizontal lorsque la plongée sera effectuée ; à cet effet on vide ou on remplit les ballasts auxiliaires de l'avant ou de l'arrière. On remplit ensuite les ballasts principaux au moyen de larges vannes ; cette opération exige une à deux minutes.

La masse du sous-marin s'élève à plusieurs centaines de tonnes, mais les forces qui tendent à le faire plonger une fois qu'on

a atteint l'équilibre, sont très faibles. L'addition d'une vingtaine de kilogrammes d'eau fera descendre lentement le navire. Lorsque la descente est commencée, il faut neutraliser une partie de l'action du ballast, sans cela le navire continuerait à plonger indéfiniment, si on suppose la densité de l'eau constante. Il faut donc pomper une certaine quantité d'eau des ballasts ou l'expulser au moyen de l'air comprimé de manière à donner au bâtiment une force accélératrice vers le haut ; mais il a alors une tendance à remonter jusqu'à la surface et il faut arrêter le mouvement de remontée un peu avant qu'il n'atteigne une flottabilité positive.

Ce n'est donc que par une série de tâtonnements qu'on pourra amener un sous-marin au repos en équilibre à une profondeur déterminée et cet équilibre n'est pas stable. On voit que l'opération est assez délicate et que l'évaluation de la quantité de ballast nécessaire est la partie difficile de l'opération.

La plongée en marche s'opère en partant de ce que le lieutenant Hinkamp appelle l'« awash condition », c'est-à-dire celle dans laquelle les

ballasts principaux sont vides et les ballasts auxiliaires remplis de façon à assurer l'assiette convenable du bâtiment. Dans ces conditions, le navire étant en marche, l'ordre est donné de plonger.

On incline légèrement le navire d'un demi-degré environ par l'avant, et on contrôle l'introduction de l'eau dans les ballasts au moyen des vannes. Tout cela est effectué dans une période d'une à deux minutes. Dans des manœuvres récentes, sept sous-marins ont mis deux minutes pour effectuer cette opération. Si la manœuvre du navire est difficile, il faut rectifier son assiette au moyen des ballasts, et continuer ensuite l'opération de remplissage des ballasts principaux.

On peut se servir aussi pour la plongée en marche des gouvernails horizontaux, placés soit à l'avant, soit à l'arrière ou au milieu du bâtiment.

Les fonctions de chaque homme de l'équipage sont clairement définies. Deux hommes au moins, et parfois tous les hommes de l'équipage, sont complètement familiarisés avec les fonctions de chaque poste, de sorte que tout ordre donné est promptement et intelligemment exécuté. Tout ordre donné est répété et, lorsqu'il a été exécuté, le commandant en est averti.

L'opération de faire plonger le navire est confiée uniquement au commandant.

La rapidité de la prise de plongée est capitale pour un sous-marin qui peut seulement de cette façon échapper à l'ennemi. Sur le premier sous-marin français *Narval*, propulsé par une machine à vapeur, il fallait pour passer de la navigation en surface à la navigation en plongée, éteindre la chau-

dière et ventiler la coque. Cela demandait tout d'abord 26 minutes, qui furent réduites bientôt à 7 ou 8 minutes. Avec des moteurs à pétrole le temps fut réduit à 3 minutes.

Sur les premiers sous-marins type *Holland*, le temps consacré à la mise en plongée fut d'abord de 25 à 30 minutes; il fut réduit sur l'*Océopus* à 4 minutes et demie. Le lieutenant Hinkamp l'évalue maintenant à 2 ou 3 minutes.

Le sous-marin américain type *Lake* qui plonge avec la quille horizontale, s'éclipse en 6 minutes et demie.

Les sous-marins italiens peuvent disparaître en 5 minutes.

Toutefois, le sous-marin immergé, il s'agit de le maintenir en marche à une profondeur déterminée et la difficulté est grande. Le lieutenant Hinkamp compare la manipulation en plongée à un vol d'aéroplane, il n'y a de différence que dans la vitesse des deux engins et dans la densité des milieux dans lesquels ils évoluent; il n'y a pas de « trous » dans l'eau comme dans l'air, mais il y a des courants qui se croisent et des bandes de différentes densités.

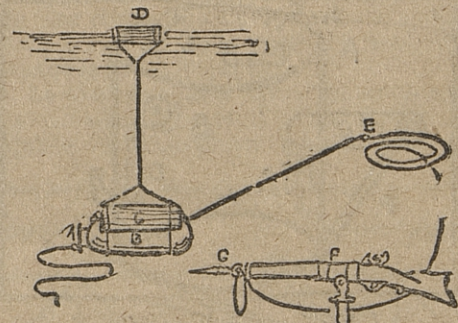
Le sous-marin, pour se maintenir à une profondeur voulue, se sert des gouvernails de plongée de la même manière que l'aéroplane se sert des gouvernails horizontaux.

PÉRISCOPE ET SIGNAUX

Le périscope est l'œil du sous-marin. Il existe différentes sortes de périscope: monoculaire, binoculaire, fixe, tournant, avec oculaire tournant, oculaire fixe et objectif tournant. On a construit aussi des omniscope, dans lesquels tout l'horizon est reflété dans une glace, les différentes parties pouvant être séparées par des écrans. Les périscope sont de longs tubes avec des lentilles aux deux extrémités: ils sont munis de prismes qui rendent parallèles les rayons.

Lorsqu'on regarde avec le périscope, on a, d'une façon générale, l'impression de regarder à travers un télescope. Le périscope qui est le plus employé dans la ma-

rine des Etats-Unis, est du type à parties supérieures mobiles avec un oculaire normal et un oculaire grossissant. Chaque sous-marin a au moins deux périscope; un pour le commandant et l'autre pour l'homme de barre ou l'officier en second. Le commandant se tient d'habitude au périscope arrière et dirige les mouvements du



Appareil lance-torpilles préconisé par Fulton, des 1793, pour placer des torpilles sous le navire ennemi.

navire. S'il est obligé de quitter le périscope pour une mission quelconque, il est immédiatement remplacé par une autre personne, de sorte qu'il y a toujours quelqu'un à chacun des deux appareils.

Les sous-marins naviguant en surface emploient les mêmes signaux que les navires ordinaires: signaux à bras, pavillons, sémaphores, signaux lumineux et télégraphie sans fil. Le dernier moyen est le meilleur. En plongée, le sous-marin correspond avec un bâtiment en surface placé à proximité au moyen d'une bouée portant un fil téléphonique. Cette bouée se déclenche de l'intérieur du sous-marin, elle remorque avec elle en surface deux conducteurs en relation avec un poste téléphonique contenu dans le sous-marin. Le bâtiment en surface qui la recueille n'a plus qu'à jonctionner sur ces conducteurs les deux fils d'un poste portatif pour entrer en relation. Pour les communications à distance entre un sous-marin en plongée on emploie des cloches dont les ondes sonores propagées à travers la nappe liquide, après avoir

franchi la coque, sont recueillies par des microphones en relation avec des écouteurs téléphoniques. Avec deux récepteurs, un à tribord, un à bâbord, on peut connaître la direction approximative de la source sonore. Les sous-marins américains ont une cloche et parfois deux. Dans les manœuvres de flottilles en plongée, on sonne continuellement ces cloches, de façon que chaque sous-marin puisse connaître approximativement la position des autres.

LA VIE A BORD

Les installations pour le confort de l'équipage sont encore assez rudimentaires. Les officiers couchent généralement dans des cadres, les hommes dans des hamacs. Des glacières sont installées sur les sous-marins récents de manière qu'ils puissent emporter de la viande et des légumes frais. Chaque sous-marin américain a, en plus des vivres frais, pour cinq jours de vivres secs. La cuisine se fait naturellement à l'électricité.

Un problème particulièrement important est celui de l'aération des sous-marins en plongée. Dans un sous-marin actuel, l'air contenu dans le bâtiment au moment de la plongée est suffisant, étant donné un équipage de dix-huit hommes, pour une durée de neuf à douze heures. L'air comprimé qui est contenu dans les bouteilles et qui sert aussi à vider les réservoirs-ballasts, est suffisant pour renouveler complètement deux fois l'air du bâtiment à la pression atmosphérique, pourvu qu'il ne soit pas employé à d'autres usages. Le temps maximum pendant lequel on peut plonger avec de l'air respirable est donc de trente à trente-six heures.

Enfin on peut régénérer l'air. Pour cela on absorbe l'acide carbonique en faisant barboter l'air dans une solution alcaline et on lui restitue l'oxygène, soit en décomposant par l'eau du bioxyde de sodium ou de potassium, ou des produits à base de ces oxydes, soit en utilisant de l'oxygène comprimé emporté dans des bouteilles spéciales.

pas dépasser la largeur du conduit auditif. Trop grosses, ces boulettes pourraient, à la longue, amener des troubles.

Imbiber de glycérine ces tampons et les conserver dans une petite boîte en fer blanc ou aluminium (boîtes de pharmacie) où l'on a versé préalablement quelque peu du même lubrifiant.

En hiver, faire réchauffer, avant l'usage, à la flamme d'une bougie ou d'une allumette.

Contre les poux et les puces.

Pour se débarrasser des parasites — des puces surtout aussi multipliées que les poux et cent fois plus gênantes — un soldat qui a expérimenté le procédé en conseille l'emploi à ses camarades, à ceux tout au moins qui, comme lui, habitent les bois:

Brûlez votre paille de couchage. Remplacez-la par un lit de fougères qu'on trouve en abondance dans toutes les forêts.

De même, n'hésitez pas, si par chance vous disposez d'une pailleasse, à remplacer la paille par des fougères.

Puces et poux fuient la fougère.

UN RAID DE BOMBARDEMENT SUR L'ALLEMAGNE

— Danziger, de suite au capitaine, il y a rassemblement des pilotes et mitrailleurs.

— Bon, j'y vais.

Autour du capitaine une vingtaine de jeunes gens sont réunis qui écoutent les explications données par celui-ci.

— Mes enfants, nous allons bombarder les établissements militaires de Mulheim, à l'entrée de la Forêt-Noire. Rappelez-vous que vous êtes Français et arrangez-vous pour qu'aucune bombe n'aille tuer des innocents, ce qui serait criminel et ne servirait à rien. D'ailleurs, je vous connais et ne vous en dis pas plus. Nous partons dans une demi-heure. Fourrier, distribuez les cartes.

Le fourrier s'approche et tend à chacun de nous une carte et une boîte d'allumettes tisons. Cette boîte doit nous servir au cas d'atterrissage forcé en « Bochie » pour mettre le feu à notre « coucou ».

Le fourrier me tend la mienne en me disant: — Et rappelez-la, hein? — Je lui réponds:

— Oui, oui, vous pouvez être tranquille. Puis je pars me préparer.

Bientôt tout est prêt pour le départ. Bombes posées sous l'appareil, moteur vérifié, le plein fait.

J'ai pris place dans notre « Zinc », un M.F. 130 HP, qui a vu plus d'une fois les Fokkers. Derrière moi mon pilote, le caporal Lafaye — tué depuis — regarde ses instruments de bord, assure son casque, pendant que j'examine le mécanisme de lancement de bombes et ma mitrailleuse.

Déjà deux avions survolent le terrain c'est notre tour à partir.

L'hélice est mise en marche, et en quelques mètres nous « décollons » pendant que je fais « au revoir » avec la main aux camarades qui restent.

Nous volons depuis dix minutes; le « moulin gaz bien » et tourne 850 tours, nous sommes à 1,000 mètres, l'habituel ahurissement causé dans les premières minutes par le bruit du moteur a disparu et a fait place à un léger engourdissement provoqué par le froid et le vent.

Le paysage défile au-dessous de nous comme un film cinématographique et de tous côtés des avions nous dépassent ou se laissent dépasser par nous, dont les occupants nous font des signes d'amitié lorsqu'ils nous croisent.

Au-dessus de notre tête, dans un Nieuport de chasse chargé de notre protection, mon camarade Moulinet, un vieux du 31^e d'infanterie, mon ex-régiment (nous nous sommes retrouvés à l'école d'aviation de Cazaux et ne nous sommes plus quittés depuis), me fait de grands gestes. Je me lève dans la carlingue et me tenant d'une main au support de mitrailleuse, de l'autre je répète les mêmes gestes que lui, pour lui faire comprendre que tout va bien.

Enfin les lignes... de longs sillons serpentant et se croisant en tous sens jusqu'à perte de vue, et, autour, le terrain, inculte, brun, labouré de trous d'obus... une vision des cratères de la lune au télescope.

L'ennemi nous a vus... nous sommes repérés. Aussitôt les flocons blancs, verts, noirs de ses obus viennent s'élever au-dessus et au-dessous de nous. Nous sommes bien encadrés; à chaque obus, le déplacement d'air fait faire d'énormes bonds à

notre appareil — on se figurerait être dans une barque ballottée par la tempête.

Enfin après de nombreux vols piqués, montées en chandelle et virages à la verticale, le barrage est passé...

Nous voguons maintenant à 2,000 mètres au-dessus de l'Alsace. Au-dessous de nous, Mulhouse, dont quelques batteries anti-aériennes nous saluent au passage.

Lafaye se penche vers moi et me crie dans l'oreille.

— Ils feraient bien d'aller apprendre à tirer.

Effectivement les obus vont éclater environ à 200 ou 300 mètres au-dessus de notre tête avec un bruit sec de porte fermée brusquement par un courant d'air. Nous continuons. Juste sous nos pieds, le Rhin, qui nous apparaît d'un gris argenté; deux péniches remontent son cours, plus loin deux ponts, les ponts de Neunburg, dont l'un forme barrage; ils sont défendus par quelques batteries qui, pour ne pas en perdre l'habitude, nous expédient une trentaine d'obus asphyxiants assez loin de nous.

Un éclat mort vient me taper en plein sur une dent dont il enlève un petit morceau, juste au moment où j'aurais la bouche et me penchais pour parler à Lafaye.

Le choc que je reçois m'enlève l'envie de bavarder. Je me retourne dans mon « baquet » et me mets à admirer le paysage.

Au loin, la Forêt-Noire s'estompe et Mulheim apparaît... Préparons-nous... Je préviens Lafaye:

— Dis-donc vieux... là-bas... Mulheim... et je montre du doigt, puis je repère la carte...

— Voyons... les casernes? Ah... là... ces toits rouges... c'est bien ça.

A partir de ce moment, toute ma volonté se concentre dans une seule idée: « Il faut que mes obus portent ». J'ai les yeux rivés sur le viseur, ma main droite, dont j'ai retiré le gant, est crispée sur le levier du lance-bombes et je guide Lafaye: « A droite, à gauche, encore un peu à droite, encore un peu à gauche, là... tout droit... ça y est, nous sommes au-dessus... » D'un coup sec je déclenche mes six obus de 155, puis je me penche en dehors de la carlingue pour en suivre la chute. Je peux les suivre pendant quelques secondes, puis je les perds de vue, mais presque aussitôt six explosions simultanées que j'aperçois m'apprennent que mes obus ont porté, et au bon endroit, car tout un pan de mur des casernes et une partie du toit rouge qui les couvre ont disparu et une grosse fumée noire s'envole emportée par le vent... Nous avons bien ravallé, nous pouvons rentrer maintenant; mais là réside la difficulté.

Pendant que nous faisons notre bombardement, des avions de chasse allemands, Fokkers et aviatiks, ont eu le temps de s'élever et d'arriver à notre hauteur. Ils sont encore loin, mais nous barrent la route de France. J'en compte une vingtaine, plus ceux qui sont encore sur les lignes et qui, prévenus, doivent nous attendre aussi... De notre côté nous sommes à peu près autant... une douzaine d'avions de bombardement et une dizaine d'avions de chasse. Nous sommes donc à peu près d'égal force. Allons, il y aura du beau sport...

Ce qui me tracasse un peu, c'est que, depuis quelques minutes, le moteur est

loin de donner comme il faudrait, il a des ratés et tourne à 700 tours... Il nous est impossible de rattraper nos camarades qui sont devant nous et gagnent tout le temps du terrain. Je me tourne vers Lafaye et lui fais part de mon inquiétude, il me répond: « Mon vieux, rien à faire, je f... tous les gaz, le moulin ne veut rien savoir ». Je me le tiens pour dit et me contente de vérifier une dernière fois ma bande de cartouches afin de ne pas avoir d'enrayage durant le combat.

Brusquement un fokker se détache du groupe allemand qui a déjà entamé la bataille avec l'escadrille française, il a aperçu notre « cage à poule » éloignée de ses camarades et s'est certainement dit: « Je ne vais en faire qu'une bouchée. » Il pique droit sur nous et, presque à bout portant, nous envoie une rafale de sa « Maxim » à laquelle je réponds de mon mieux avec ma « Cott ».

A ce moment, Lafaye me crie: « Je suis touché », et se laisse aller sur le côté, pendant que l'appareil fait une embardée formidable. Je me retourne brusquement pour saisir les commandes, mais avant moi Lafaye s'est remis et a repris la direction. Il a reçu une balle qui est venue se planter dans le bourrelet de son casque de cuir. Il en est quitte pour un étourdissement, et moi pour une des plus belles émotions que j'ai eues dans mon existence.

Le fokker, après deux autres rafales, fait un virage et part à la recherche d'une autre proie plus facile à abattre.

Notre moteur ne donne toujours pas, mais si nous n'avons pas d'autre ennui que cette attaque, nous espérons bien gagner les lignes françaises; tout de même, nous commençons à les chercher du regard, quoique elles soient encore loin, lorsque, derrière nous, le ta-ta-ta-ta bien connu d'une mitrailleuse se fait entendre. C'est encore un boche, un aviatik cette fois; il nous gagne en vitesse, nous dépasse et, après une première rafale, fait un virage pour nous attaquer en face; il commence une rafale, mais au bout de trois ou quatre cartouches sa mitrailleuse s'enraye; je vois distinctement le mitrailleur se lever pour essayer de réparer.

Je ne perds pas de temps, me mettant debout, et m'agrippant des deux mains à la mitrailleuse pour ne pas être projeté dans le vide, je tire, je tire jusqu'à ce que tout à coup je voie l'appareil ennemi piquer du nez et se retourner complètement, le mitrailleur boche est projeté dans le vide, pendant qu'une flamme sortant du moteur gagne les ailes et cache les grandes croix noires, insignes de l'avion boche, et c'est une boule de feu qui tourbillonne maintenant avant d'aller s'écraser sur la terre alsacienne dans la forêt de la Hart.

Quelques instants après, nous passions les lignes sans encombre et atterrissons normalement sur notre champ d'aviation; nous avions vingt-sept balles dans notre appareil, dont cinq dans le réservoir d'essence, trois dans l'hélice, et une qui avait crevé une des roues du châssis d'atterrissage.

J. DANZIGER,
de l'escadrille du corsaire de l'air.
(D'après le *Crapouillot*, journal du front.)

LE CARNET DES ROBINSONS

Comment préparer le papier calque?

Tout le monde connaît le papier calque, indispensable pour la reproduction rapide du dessin industriel, militaire, etc. La recette classique pour préparer ce papier à l'arrière, quand on est bien installé et qu'on a tout sous la main, est bien connue.

Mélangez à la chaleur du bain-marie, 25 grammes de baume du Canada et 125 grammes d'essence de térébenthine rectifiée; enduisez avec une brosse la surface d'une ou plusieurs feuilles de bon papier fin. Ce mélange sèche rapidement; il est très transparent et ne tache pas les objets sur lesquels on l'applique.

Mais cette préparation usuelle est de réalisation à peu près impossible sur le front.

Voici une recette plus pratique:

On enduit le papier blanc de benzine ou d'essence minérale; ces deux liquides s'éva-

porent complètement au bout d'un certain temps et le papier qui en est imprégné, d'abord parfaitement transparent, revient bientôt à son état primitif. La benzine offre un inconvénient pour peu que la besogne soit un peu longue: on est obligé d'en imprégner la feuille à plusieurs reprises pour accentuer la transparence, ce qui oblige l'opérateur à déplacer son dessin. L'essence minérale donne de meilleurs résultats parce que son évaporation est beaucoup moins rapide.

Pour faire durer la flamme.

Mettez un peu de sel autour de la mèche d'une bougie; et vous constaterez qu'elle se consume plus lentement sans que la clarté diminue.

Contre le bruit.

Dans le but d'atténuer le bruit, dont la violence endolorit et peut même briser le tympan, les soldats peuvent se servir de boulettes de coton dont la grosseur ne devra

L'ÉCOLE MUTUELLE DES CUISTOTS

Cuistot, depuis longtemps déjà, je t'ai parlé des « légumes sauvages » que l'on a trop méconnus jusqu'ici. L'aridité des légumes cultivés a eu comme heureuse conséquence de faire cesser cette méconnaissance regrettable. Depuis le déjeuner original que mon ami Louis Forest et moi nous avons offert à



quelques parisiens et où figuraient, outre ces légumes sauvages, les parties ordinairement perdues des légumes... civilisés, la cause est gagnée et, désormais, on sait qu'il y a dans les champs, dans les bois, sur le bord des routes, partout enfin dans la vaste campagne, des plantes comestibles, quelques-unes très savoureuses, et qui, bien que peu nutritives, comme toutes les plantes herbacées du reste, sont par contre extrêmement bienfaisantes en raison de l'action qu'elles exercent sur l'intestin.

Aujourd'hui, je cède ma place à M. le pharmacien-major Piedallu qui va te parler de ces légumes sauvages.

P. M.

Les légumes sauvages.

Je sais bien que dans la zone de combat les pauvres herbes sauvages elles-mêmes sont détruites, mais un peu à l'arrière, dans les terres qui ne peuvent encore être cultivées, pousse librement toute une végétation rustique.

Faute de la laitue bien tendre et des verdures qui poussent au printemps dans le petit jardin du pays, peut-être beaucoup d'entre-vous ont-ils déjà utilisé le pissenlit et la doucette; j'en ai fait moi-même d'abondantes moissons. A côté de ces plantes bien connues, il en est une foule d'autres qui feraient des salades ou des épinards au goût relevé qui donne de l'appétit.

Rappelons brièvement les plantes sauvages qu'on peut manger sans crainte de s'empoisonner. Dans toutes les compagnies il se trouvera bien un naturaliste amateur qui se fera un plaisir de guider ses camarades dans cette recherche botanico-culinaire et leur permettra de confectionner quelque plat pour varier l'ordinaire, riz, patates et fayots.

La chicorée sauvage aux fleurs bleues en marguerite, la lamsane commune, ou poule grasse, aux petites fleurs jaunes, aux feuilles en spatules, avec le pissenlit et la doucette, ou mâche, le cardamine ou cresson des prés et la barbare ou cresson de terre, la raiponce, le salsifis, ou cochet, la scorsonère, la capselle bourse à pasteur, les porcelles, les crépis dont les feuilles ressemblent un peu à celles du pissenlit, la laitue vivace aux fleurs mauves, la véronique

cressonnée ou cresson de cheval, feront d'excellentes salades cuites ou crues.

Les pointes de houblon cuites à l'eau salée remplaceront les asperges à la vinaigrette ou à la sauce blanche.

D'autres plantes devront être toujours cuites. Nous les appellerons si vous voulez « les épinards du front ». Mettons au premier rang la moutarde sauvage ou russe, jotte, sénévé, dont les fleurs jaunes couvrent les avoines et les blés mal sarclés au printemps. Ses feuilles ont un goût qui peut plaire aux palais les plus délicats. Dans la même catégorie, les oseilles sauvages, grandes et petites, en particulier les patiences, abondantes au bord des routes,

salade; l'origan, le thym sauvage pour le rata; la perce-pierre ou chrytène marine, confite au vinaigre, remplacera les cornichons, et la racine de raifort rapée, la moutarde.

Le dessert lui-même n'est pas oublié avec la gesse tubéreuse, dont le tubercule a le goût de noisette.

PRÉPARATION DES LÉGUMES

Nourriture variée, saine et bonne, assaisonnée simplement, voilà le secret de l'humour joyeux et de la bonne santé. On ne se bat bien que quand on a le ventre plein. Les légumes frais doivent être cuits rapidement à l'eau salée bouillante.

Dès qu'ils sont cuits, l'eau doit être enlevée. On peut, dans certains cas, se servir avantageusement de l'eau de cuisson pour faire la soupe, avec les carottes, pommes de terre, poireaux, choux, choux-fleurs, navets, haricots verts.

Les légumes cuits sont assaisonnés, et le beurre ou la graisse y sont incorporés sans faire rissoler. Une précaution essentielle est d'éviter la macération, qui donne à la cuisine un goût détestable. On peut aussi faire sauter, au beurre ou à la graisse, les légumes cuits à l'eau.

Corps gras. — A ce point de vue il faut rompre avec les préjugés : les graisses végétales de coco, de palmiste, etc... sont excellentes et se digèrent très bien. De même les margarines qui sont extraites des meilleurs suifs de boucherie. Certaines margarines sont préparées d'une façon tellement parfaite qu'il est impossible, au goût, de les distinguer du beurre. Les prix de ces produits sont très sensiblement moins élevés que celui du beurre.

Les légumes verts dont il est question ici doivent être récoltés jeunes, avant que la plante monte. Ils doivent être cuits après lavage en les jetant dans l'eau salée bouillante. Environ vingt minutes de gros bouillon suffisent. Ils sont égouttés, puis rafraîchis immédiatement dans l'eau froide, égouttés à nouveau, pressés, hachés si l'on veut et mélangés à du beurre, de la graisse, du jus de viande, des œufs battus, ou mieux à un roux clair, qui augmentent leur valeur nutritive.

Pour préparer le roux (1). — Prendre de la farine et la faire blondir légèrement en la remuant continuellement, avec un peu de graisse très chaude dans une casserole. Quand la farine est cuite ajouter petit à petit de l'eau, du bouillon ou du lait jusqu'à ce que l'on obtienne une sorte de sauce. A ce moment ajouter les légumes, bien égouttés; mélanger, saler et poivrer.

ANDRÉ PIEDALLU,
pharmacien-major de réserve,
chef du laboratoire du magasin général
de Vanves (Seine).

(1) Le roux de liaison des légumes verts préparés à la façon des épinards, doit être blond seulement.



sur les talus et dans les endroits humides; les orties brûlantes, grandes et petites, et l'ortie blanche ou lamier blanc, qui, cueillies bien jeunes, ne sont pas bonnes que pour les canards, et font des potages excellents. Les feuilles de betterave, de bourrache, de chénopode bon Henri, de ficelle, de laitron de maraicher, de phénope ou laitue des murailles, de mauve et de guimauve, d'oxalide, de raifort, convenablement assaisonnées feront des plats de légumes verts où la variété ne manquera pas.

Les racines de salsifis ou cochet, de scorsonère, de consoude, d'aunée, les tiges dépoillées de leurs fibres et les racines de bardane seront préparées à la manière des salsifis cultivés. D'autres serviront d'assaisonnement.

La pimprenelle, l'ail sauvage pour la

LES JOURNAUX DU FRONT

Sur le « Dur »

Du DIABLE AU COR :

« Les permissionnaires seront rassemblés à la gare à midi quarante-cinq... » Jamais la décision ne m'a autant intéressé. Je prends le chemin de la gare d'un godillot léger. J'emporte six bagues en aluminium, un morceau de granit du R... et un petit sapin que je veux planter dans mon jardin.

Tout est souriant : la nature, le temps, le chef de gare. Je me mets « par quatre » ; l'alimentation est un peu festonné, à cause des colis. Qu'importe ? Me voilà en wagon. Ça tire un peu pour embarquer, toujours à cause des colis ; la banquette n'a pas de coussin, la portière pas de carreaux et le bec de gaz pas de manchon.

— Que veux-tu, mon vieux, me dit le brave Bougne, le cuisinier de ma compagnie, qui est assis en face de moi, que veux-tu, c'est la guerre... C'est déjà bien joli que le wagon ait des roues.

J'approuve en silence, car je suis content et les grandes joies sont muettes. Nous sommes huit : quatre chasseurs, deux tringlots et deux territoriaux dont le casque semble faire partie de l'individu, tellement sa courbe s'harmonise avec la passivité de leur physiologie.

On discute de choses graves :

« Tu vois ce bidon, je l'ai depuis le L... ; j'y tiens, mon vieux, le bouchon ferme bien, et puis il n'a jamais connu de flotte ; la flotte, tu sais, ça esquinthe les bidons... »

Nous arrivons à E... : quatre heures d'arrêt. Sur le trottoir, un écriteau confirmé par une garde imposante, nous apprend qu'il est interdit de sortir de la gare.

« T'en fais pas, me dit Bougne, nous « avons sorti » d'endroits plus dangereux que ça ».

Je le suis, les six camarades nous emboîtent le pas et nous sortons par... (je ne veux pas trahir le secret). Un restaurant nous invite : nous mangeons pour trente-cinq sous un peu moins bien qu'à la compagnie, mais, me fait remarquer mon cuisinier : « Ce n'est pas trop cher pour être servi par un type habillé en civil ».

Nous remontons en wagon de première, cette fois, s'il vous plaît. La fumée de nos pipes tourbillonne avec nos pensées ; nous sommes endormis. Une démanègeaison me réveille. Bougne se gratte aussi. Nous nous interrogeons : « T'en avais, toi ? — Non, et toi ? — Moi non plus. — Alors ? » Un coup d'œil terrible du côté des deux territoriaux fait naître en moi le soupçon. J'argüe cependant : « Ils ne se grattent pas, eux. — Peuh ! ils sont habitués ! »

« Mais voici la gare régulatrice : S...x, encore trois heures d'arrêt. Cette fois, pas

mèche de sortir ; d'ailleurs, on a tout ce que l'on veut dans les baraques contiguës aux quais. On dirait une vogue de campagne, il ne manque que les chevaux de bois.

Les Économies

De LA CHÉCHIA :

La mode est me dites-vous à l'économie. L'idée n'est pas absolument nouvelle : tout jeune, je descendais à cheval sur la rampe de l'escalier pour économiser les marches et



Du III^e Bataillon.

une grande maison a fait fortune en supprimant de sa correspondance, les points des i et les barres des t. Dès le début de la guerre nous avons pris le parti d'économiser les loyers et la censure n'est qu'une économie d'imprimerie. Tous nos gradés économisent le galon en ne portant que de tout petits bouts et la Chéchia économise radicalement les appointements de ses collaborateurs.

Le communiqué lui-même donne depuis quelques jours le bon exemple en réduisant sa prose à quelques lignes. Tout cela est bien, évidemment, mais il y a une économie plus importante à laquelle nous aspirons tous sur le front, c'est celle de l'eau dans le vin des mercantis.

Le quart

Du SOUVENIR :

Las ! mon quart n'est pas grand, mais je bois dans [mon quart, Et depuis si longtemps que le jus, le pinard, Avaient enduit son fond d'une couche pareille A celle d'un culot, c'était une merveille !

Or, pour me rendre en perme, et par précaution, J'avais pris mon beau quart... Dieu ! quelle émotion !

Lorsqu'au jour du retour, je saisis ma musette !... Mon quart gisait, poli, nettoyé, face nette : Un morceau de fer-blanc, flamboyant de chiqué ! Ma mère, qu'as-tu fait ? C'est un quart d'embus-qué !...

Et, pourtant, je partis, en bénissant ma mère D'avoir laissé, du moins — si longue soit la [guerre — Dans mon cœur de soldat, autre quart de valeur, Le vieux dépôt français, aux vieilles trois couleurs.

André LAPHIN.

Ma Cagna

Du VER LUISANT :

Chère petite cagna !

Elle n'est pourtant guère luxueuse.

Sur trois murs encore debout, un toit de papier goudronné descend en pente douce, s'accroche sur le quatrième côté à la poutre maîtresse provenant d'une ruine voisine.

C'est du style improvisé.

Nous avons tendu sur un cadre de bois une toile de tente, un coupon de serpillière. Deux étroites ouvertures munies de plaques

photographiques grand modèle se baptisent fenêtres. — Quelques planches, approximativement jointes, se rattachent à l'un des murs latéraux par des charnières de cuir emprunté à de vieilles godasses et jouent à la porte. Des vis, un cadenas affirment nos droits de propriétaires. Un lambrissage de glaise, quelques bourrelets en drap garnis de paille, un petit mur de terre battue courant au pied de la façade assurent enfin l'étanchéité presque parfaite de notre case.

Evidemment tout cela n'est pas indiscutablement esthétique. Notre création avec ses yeux trop petits, prend un air drôlatique de myopie.

Puis l'échappe du cordonnier, en quête lui aussi d'un abri tranquille, est venue se greffer, depuis quelques jours, sur notre habitation.

C'est une aile droite singulière, en loques et douves assemblées, qui s'ouvre en s'évasant, comme le pavillon d'un phonographe.

Le bouif est notre ami. Nous discutons stratégie.

La trogne rougie par son brûlot fait d'un bidon percé, l'excellent travailleur vitupère terriblement l'éternelle boue qui enlève des semelles entières, chante avec une fausseté touchante les refrains sentimentaux en vogue, martèle son cuir en cadence, enfonce à petits coups rageurs ses chevilles et ses clous, nous distrait et nous enfume comme des renards avec ses déchets de cuir et de fil poissé.

Depuis deux ans

De GRENADIA :

A quelques kilomètres du front, un capitaine, inquiet, s'est mis à la recherche d'un planton qu'il a envoyé en course et qui devrait être rentré depuis deux heures.

Un G. V. C. est là qui pourra peut-être le renseigner.

— Vous n'avez pas vu passer un homme ? Depuis combien de temps êtes-vous là ?

— Depuis deux ans, mon capitaine.

RÉCRÉATION DU POILU

TRENTE-SIXIÈME CONCOURS

Question n° 257. — Le truc du charpentier (H. LANNIER) :

Un poilu charpentier prétend qu'étant donné une planche de la forme ci-contre, on peut, en la sciant en deux endroits et en lignes droites, obtenir trois morceaux qui, assemblés, doivent former un carré parfait. Il n'y



a aucune perte de bois. A défaut de planche et de scie, on peut résoudre cet amusant problème, en se servant d'une feuille de papier et de ciseaux ou de canif.

Question n° 258. — Mot carré (5 lettres) (R. ANDRIEU) :

Homme politique français — Pour l'enfant — On le peut à tout âge — Héros du temps de Charlemagne — Ce que nous libérons.

Question n° 259. — Fable-express (L. GORILL) :

Préférant se soustraire aux lois de son pays, Un brave citoyen de la Mauritanie Essayait, mais en vain, de changer de patrie.

MORALE A TROUVER :

....de c'... ..e

Question n° 260. — Acrostiche triple (H. LANNIER) :

Placer dans l'ordre voulu les dix mots suivants : Traineras — Singera — Ecouleras — Dessalait — Timbrasse — Carambole — Encablure — Dénicheur — Imprécise — Escaliers. Les deuxièmes, cinquièmes et septièmes lettres de ces mots convenablement intervertis — lues en acrostiche — donneront trois termes composés chacun de deux mots et ayant un certain rapport entre eux. Notez qu'il s'agit de quelqu'un qui est mieux qu'un camarade.

Question n° 261. — Rébus (Yvon) :



Question n° 262. — Fantaisie (A. LARGE) :

Pour nous, c'est un verbe magique; Le malade le dit quand sa santé revient. Dans la bouche allemande, écorché, il devient Un instrument de leur musique.

Question n° 263. — Problème (R. MÈRE) :

Un aéronaute, désirant vérifier si son altimètre donne des indications exactes, laisse tomber une bombe sur le sol et note qu'entre le moment précis où il a laissé tomber l'engin et celui où il a entendu le bruit produit par l'explosion, il s'est écoulé 23 secondes. Déterminer si l'altitude de 1.650 mètres donnée par l'instrument est exacte.

Vitesse du son dans l'air à la température où se fait l'expérience : 336 mètres par seconde. Négliger la résistance qu'oppose l'air à la chute du projectile, le volume de celui-ci étant assez faible, ainsi que le déplacement du ballon, l'air étant calme.

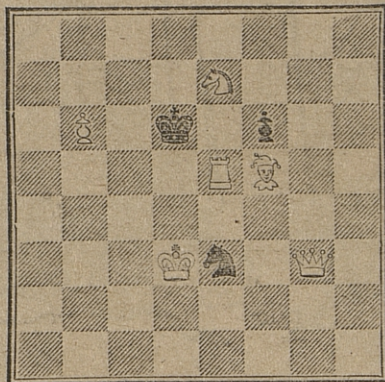
ÉCHECS

(Hors série)

Problème n° 3

Noirs :

3 pièces



Blancs :

6 pièces

Les blancs jouent et font mat en deux coups.

SOLUTIONS DU 31^e CONCOURS

Question n° 225. — Mot carré (6 lettres) :

CAVIAR
AMENDE
VERDUN
INDULT
ADULTE
RENTRE

Question n° 226. — Fable-express :

Un mien ami tanneur, connu par ses largesses, En trois mots me donna le secret d'a richesse.

MORALE :

Le tan c'est de l'argent.

Question n° 227. — Charade :

Rat de cave.

Question n° 228. — Mots en losange,

P
R
A
S
R
E
C
T
A
P
A
C
T
O
L
E
S
T
O
R
E
A
L
E

Question n° 229. — Mots croissants et décroissants :

A — TA — RAT — TRAC — CARTE — TRACER — CRATÈRE — RACHETER — RETRANCHE — TRANCHE — CHANTRE — TANCHE — ANCHE — CANE — ANE — AN — N.

Question n° 230. — Rébus :

Lez angle ai onren porte é 1 mat guie fit queue suc Sees sur l'ancro. Les Anglais ont remporté un magnifique succès sur l'Ancre

LAURÉATS DU 31^e CONCOURS

Nous avons reçu 1.651 réponses à notre trente et unième concours.

On trouve six solutions justes :

Amiez, Albert, Armégnac, Augoy, Azemar, Auvray, Anceau, Allain, Aullen, Auzières, Auto projecteurs d. c. a., Azisa, Ansart, Archambaud, Auguste Andoussat, Andrieu, Albert, Ambulance 213, Anisette, Audard, Andrieux, Argoulou, Abelé, Avignon.

Buffet, Boyer, Bapt, Bérigaud, Bory, Boileau, Bachelot, Billard, Bary, Bebeau, Boyeldieu, Blanc, Berger, Bureau, Compagnie 26/3, Baue, Blanc, Biguillet, Bague, Bureau 15^e escadron train, Blainpain, Barrier, Bouillon, Brandala, Bertrand, Barras, Bommenel, Barthe, Busigny, Bourdiol, Broncard, Bonhomme, Blanchard, Belle, Baillat, Benoit, Bihernaud, Belloy, Boyard, Bureau 17^e batterie, Buffet (H), Blauchin, Bureau ambulance 3/1, Brochard, Bourgois, Bonnet, Brison, Brunel, Boudou, Bourguignon, Bouvier, Biagini, Brogat, Bridoux, Bonhomme, Baizet, Baithou, Buisson, Boulard, Bureau 2 compagnie 284, Barrère, Bourdel, Bernardié, Bonjour, Brihat, Brindeau, Bernard, Belleux, Bouillot, Boudillat, Bouthemy, Bureau G. D. D. 39, Bravais, Blanchy, Bourrain, Bonigen, Bernard, Burensal, Berthélé, Bellez, Broger, Bellocq, Berthelot.

Corion, Cornu, Colin (R.), Callot, Collier, Casson, Candon, Courtois, Caneyas de tir 36 C. A., Collin, Colin, Cailliez, Cuistots popote officiers 43^e bataillon, Chalamon, Chavoutier, Claverie, Charry, Chaix, Caussanel, Cabanié, Chousseau, Courtois, Cament, Chinniaux, Carpentier, Couffin, Cousteix, Colin, Gros, Chercheurs du Cherche-Midi, Chaillet, Coyne, Conte, Claverie, Calvy, Clavier, Chaler, Camman, Castel, Chaud, Chambon, Charrin, Caïre, Colnot, Cazalé, Caïre, Cuillods, Cérte, Chaintaine, Courdroux, Cazzarri, Côt, Coulaud, Courvoisier, Comte, Codoul, Carbasso, Castagnet, Cotte, Cappe, Comenge, Chastel, Cabantous, Castets, Christin, Cabé, Chuffin, Chalel, Caillat, Caussé, Cadin, Claude, Despax, Delacour, Dausse, Delahodde, Dubois, Dunaud, DeFrance, Droguy, Duidalter, Desforges, Dufrenne, Dubois, Duhamel, Docent, Depret, Delay, Deuisy, Diebold, Demarre, Daste, Delmas, Duménil, Dumas, Duvivier, Dubois, Barclot, Descoutures, Dautel, Dalaisse, Dubet, Deschamps, Duplat, Durau, Duclous, Devenin, Decourbe, Dolon, Duteil, Dubreuil, Datin, Desroches, Duquesnay.

Echelon 2 groupe 20 art, Etienney, Ermenuey, Escalère, Enard, Egrubide, Engel, Escande, Edme.

Faillan, Freydieu, Fabre, Ferrier, Flourens, Faran, Flafault, Fournier, Fabiani, Foglia, Feraud, Fanouet, Fenion, Favez, Ferat, Floquet, Fraisse, Favre, Fourniers Centre Aéronautique, Favennec, Feral, Fanoulade, Flandin, Faïre, Frayse, Fouet, Faurel.

Guillot, Gaudin, Guillaume, Gouteau, Gallat, Gérard, Gardère, Goallou, Guyard, Grillet, Gachet, Garbe, Garduel, Gachot, Gublin Giscaro, Guillerminet, Gravier, Guillermit, Guillaume, Givolluet, Grosset, Grégoire, Guérin, Gadant, Gadou, Gonnet, Guibert, Godest, Gnio, Guillou, Guéguénat, Gony, Gosselin, Galbe, Guillou, Guyannet, Genoux, Gabori, Georget, Gauthier, Garenne, Guillaume, Grosjean, Gille, Grandchamp, Gily, Gringoire, Gaillat, Gui-

CONCOURS DE LÉGENDES



LA CRACHETTE. — Que peuvent voir les aviateurs qui survolent Venise?..

FAUCISSON. — ?..

LA CRACHETTE. — Ils voient Venise et l'eau, mon vieux Faucisson. (Ch. GUILLE)

bert (L.), Gauthier, Guyot, Giletto, Guilbory, Gramott, Gautheron, Guillemot, Guillois, Gosset, Gravier.

Hébrard, Henckel, Henry, Hosdez, Hebert, Henriot, Hussen, Harriot, Hippeau, Henriot, Herreng, Henry, Houdard, Hélar, Hamarde, Houriez, Haurio, Hérisse.

Izard, Idrac, Isselin.

Jouvencon, Jansotte, Jan, Jougla, Jacquot, Josset, Jaarot, Joliceur, Jouve, Jechoux, Jarin, Jamin, Jullian, Jamin.

Krempff, Kersaho, Konts.

Lancelin, Lonchambon, Louvot, Lescaillon, Ligoit, Leveque, Lambert, Léonard, Leheutre, Le Petit, Legentil, Lombard, Lunel, Lejeune, Lapolaitre, Langlois, Lepellet, Legat, Ledux, Luciani, Libeau, Lucien Lévy, Laudinet, Lestel, Lelandais, Lecœur, Louchart, Lenger, Lhomme, Leroy, Lelièvre, Ladeveze, Lévy, Lebrun, Leduc, Leroy, Lapière, de Lupié, Lajonie, Lejas, Labrunie, Lescouarch, Lambert, Louis le Reste, Lebeureu, Lucas, Leburffe.

Moquet, Manel, Minet, Massicot, Marrel, Merlin, Moret, Monet, Marzin, Michenaud, Masson, Mazière, Maresah, Malifas, Meylle, Mallein, major Cvad, Maillard, Muller, Mulot, Meiller, Mullet, Magnien, Marchal, Marchand, Mourot, Morissonnaud, Monin, Mourel, Mathieu, Maurice, Mathé, Muller, Maupoum, Mercier, Maliflatre, Malby, Marchand, Mercier, Maux, Moussy, Monge, Martel, Mesnil, Mollon, Maudet, Méfayer, Mouchoux, Martin, médecin auxiliaire 3^e groupe Afrique, Martin, Masson, Malan, Médie, Mieble, Migay, Michel.

Noury, Nicloux.

Officiers ambulance 4/68, Officiers de la compagnie 5/1, Oréchia, Olivier, Olivier, Ohry, Orlyé de la Grave, Officiers ambulance 3/3, Officiers 6^e et 7^e compagnies.

Popote 22^e compagnie 218^e, Poncet, Perrin.

Popote officiers ambulance 16/14, Popote officiers, 11^e dragons, Popote Philippe, Premier maître stagiaire, Popote 4^e compagnie du 74^e, Planque, Pineau, Piley, Popote sous-officiers G. B. 55, Popote 10^e d'art, Petitjean, Paul, Perrier, Popote officiers 2^e groupe, Plisson, Popote officier 18^e compagnie, Pellissier, Popote officiers A. D. 21, Popote officiers E. M., Planchon, Pulh, Plais, Prost, Planche, Perin, Payen, Popote pharmaciens B. D. 4, Popote ambulance 1/61, Pouffer, Pradel, L. Perrier, Poulain, Périssier, Pellissier, Poste de secours 4^e bataillon, Pelletier, Pelletier (R.), Pajard, Plantier, Pélitier, Popote sous-officiers 8^e génie, Proux, Pattus, Patel, Piffret, Pouzols, Pellier, Popote sous-officiers D. C. A. 39, Popote ambulance 3/11, Paquereau, Parsart, Phulle, Popote sous-officiers 40^e d'art, Pareau.

Quessart.

Rey, Rouhaud, Robert (G.), Ribroul, Ramoin, Ramy, Rouby, Remacle, Robardet, Robur, Regimbeau, Roinarel, Ruault, Ramier, Rancurel, Reynaud, Roubert, Roncoule, Rouet, Ripert, Rouleau, Rioulet, Ruffe, Richard, Ricard, Richard, Renauld.

Semeriva, Secrétaires service santé, Service santé 9/2, Samson, Saubin, Sévin, Stegmann, Séjournet, Scribes du 9^e escadron, Soubre, Santève, Ségulier, Saint-Loup, Sacré, Secrétaires EM ART D. Saffray, Salsesse, Soumagne, Sainglas, Sapours, Téli, 8^e groupe, Simon, Sautereau, Silvestre, Sadrin, Sarrazin, Secrétaires 89^e division, sous-officiers 11 SMA, Service médical 202^e d'infanterie, sous-officiers 7^e compagnie, Sape O. salle O. sous-officiers 1517.

Thiébaud, Tarangé, Téli, 1^e bataillon 79^e inf., Télégraphistes 3^e bataillon 87^e, Thiérot, Troquet, Thomas, Télégraphistes 1^e bataillon 81^e d'art, Torcol, Téli, Tanguy, Thousas, Télégraphistes EM 25^e d'art, Trèves, Thorimberg, Thomas,

Therwagne, Téruin, Thiry, Thiébaud, Toury, Thiry, Tainon, Trudelle Table 3 bis.

Uthier. Venessy, Viard, Vigier, Villes, Vasset, Willof, Valette, Leivre, Watrenetz, Vercoquer, Vernier, Voirin, Vachereau, Wattener, Voisin, Vielle, Verdet, Vorms, Vidal, Walusinski, Ventre, Vieillard, Varnier, Vitry, Vandomme, Vanschoor, 49^e d'inf.; Popote officiers, 11^e escouade GBD, 1^e groupe travailleurs 9^e bataillon 88^e, 2^e escouade CM 6, 11 SMAA.

GAGNANTS DU 31^e CONCOURS

Le tirage du sort a attribué :

DEUX PORTE-PLUMES RÉSERVOIR « SWAN » (plume or dix-huit carats), à MM. Louis Mercier, 350^e infanterie, Maurice Cornu, 1^e génie.

SIX DÉJEUNERS DU Bulletin, CONSERVES « ARMÉE », à MM. Ponsart, 5^e artillerie à pied, Vielle, 5^e groupe cycliste; Louvot, 82^e artillerie; Henry Adrien, 3^e artillerie à pied; Maurice Darclot, 269^e infanterie; Julien Pineau, 6^e infanterie.

DEUX BOITES DE BISCUITS GUILLOUT à : MM. Salsesse, 61^e territorial; Troquet Henri, 76^e infanterie.

TROIS COLIS DE CHOCOLAT MENIER à : MM. Bailly Louis, 5^e génie; Henri Augoy, R. P. S. Berthelot matelot Amiral Ronarch.

SEPT PAQUETS DU FUMEUR à : MM. Duidalta, 86^e artillerie; Plisson, 6^e artillerie; Lebeureu Jean, 8^e génie; Colin Roger, 1^e génie; Gontan, 53^e artillerie; Hérisse, 149^e infanterie; Guibert René, compagnie 31/4.

payements qui, exceptionnellement, pourraient être effectués en dehors du corps, tant en France qu'aux colonies. (A suivre.)

Notre spirituel confrère du front le Crapouillot fondé et dirigé par le capitaine I. GALTIER-BOISSIERE, nous rappelle fort aimablement que la belle page sur le courage que nous avons publiée dans le n° 224 du Bulletin, sous la signature de son directeur, a paru tout d'abord dans ses colonnes (n° 9, première année), d'où la Revue franco-macédonienne l'avait tirée.

Que le Crapouillot veuille bien nous excuser et nous permettre de le féliciter du caractère élevé et de la belle tenue de sa rédaction.

Explosion d'une grenade

Le sergent Henri Loupe, du 4^e d'infanterie, qui se trouvait en permission chez sa mère, marchande de vin, cité Hittorf, 7, à Paris, a eu le bras droit emporté par l'explosion d'une grenade qu'il avait rapportée du front. Il est mort pendant qu'on le transportait à l'hôpital.

Une passante a été grièvement blessée à la tête par les éclats de l'engin.

Par décision de M. le ministre de la guerre, le BULLETIN DES ARMÉES doit être reparté à raison de :

- 1^o Un exemplaire par officier;
- 2^o Un exemplaire par dix hommes.

Toutes les l. lres, sans exception, qu'elles concernent le concours, le Salon des Armées, les observations scientifiques, etc., doivent être adressées au

BULLETIN DES ARMÉES

28, rue des Saints-Pères, Paris VII.

Les clichés du Bulletin des armées sont exécutés gracieusement par les établissements LAUREYS FRÈRES, 17, rue d'Enghien, Paris.

Le Gérant : G. CALMÉS.

Paris. — Imp. des Journaux Officiels, 31, quai Voltaire.

